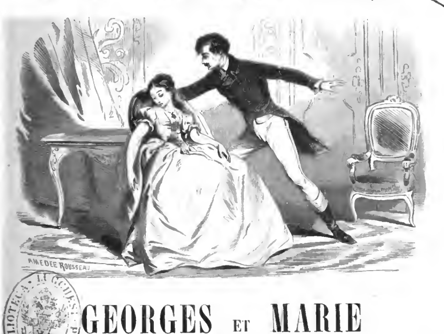


BIBLIOTECA

GEORGES ET MARIE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 8 OCTOBRE 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

GEORGES THÉVENIN, lieutenant de cavalerie (jeune premier rôle)	MM. Laferrière.
LE COMTE DE VALLEDO	Surville.
LE BARON D'ANGERVILLE (père noble)	Clément Just.
SIR MAC-DOWEL (premier comique)	Perrin
PAUL FRÉMONT, aide-chirurgien-major (jeune premier)	Eugène Bondois.
VALENTIN, soldat (deuxième comique)	Alexandre.
JOSEPH, valet du Baron	MM. Malinc.
UN PETIT PAYSAN	Tissot.
MARIE (jeune première)	Mmes Naptal-Arnault.
CLÉMENTINE, sa mère (jeune mère noble)	Mosier.
MARIETTE (Dugazon)	Cabot.
Mme BROUCK, maîtresse de poste	Mlles Lagrange
CÉCILE, femme de chambre de Marie	Célini.

Officiers Français, Deux Témoins.

La scène en 1815 *au premier acte ; en* 1816 *pendant les actes suivants.*

ACTE I.

Dans une maison de poste près de Sombref, en Belgique. Une chambre au premier étage. Porte au fond ouvrant sur un escalier ; à droite, une autre porte. A gauche, une cheminée. Au premier plan, du même côté, une troisième porte plus petite. Ameublement rustique. Table, buffet, grand fauteuil au premier plan à droite.

SCÈNE I.

Mme BROUCK, puis UN PETIT PAYSAN. (Au dehors on sonne une fanfare. Madame Brouck sort de la chambre à droite ; elle parle à quelqu'un qu'on ne voit pas.)

Mme BROUCK, sortant de la chambre.

Attendez, mam'zelle, je vais savoir ce que c'est.

LE PETIT PAYSAN, venant du fond.

Maîtresse Brouck, v'là un détachement de Français qui arrive.

Mme BROUCK.

Est-il possible !... des troupes par ici, à présent... et cette voyageuse qui s'est arrêtée chez nous, ce matin, avec sa fille... elle ne revient pas.

LE PETIT PAYSAN.

Soi-disant, elle voulait gagner Bruxelles où sont les alliés.

Mme BROUCK.

Oui, mais à peine arrivée, elle apprend qu'il y a eu hier un combat à Ligny.

LE PETIT PAYSAN.

Un vrai massacre... Aussi les gens de l'endroit se souviendront du seize juin dix-huit cent quinze.

Mme BROUCK.

Parmi les blessés français, on nomme à cette dame le colonel Danberval, et aussitôt la voilà partie pour Ligny, laissant sa fille sous ma garde... Au fait, elle ne pouvait pas l'exposer à traverser le pays occupé par deux armées ennemies... et puis, tout était tranquille ici... Et voilà des militaires maintenant !... quel embarras ! veiller sur une belle demoiselle de dix-huit ans... en temps de guerre !... quand on a déjà tant de peine à se défendre soi-même. (Écoutant.) Dieu me pardonne, on dirait que le détachement prend possession de notre maison.

LE PETIT PAYSAN, qui a été vers l'escalier.

Juste... les officiers s'installent dans la salle basse... nous sommes envahis.

Digitized by Google

76439

Mme BROUCK.

Et personne que nous deux pour répondre! Hier, mon mari et nos postillons ont été mis en réquisition par les Prussiens. (Bruit au dehors.)

LE PETIT PAYSAN.

Entendez-vous!... ils crient en bas... Donnez-moi les clefs de la cave, je vais essayer de les calmer.

Mme BROUCK, lui donnant les clefs.

C'est cela... moi, je vais prévenir cette pauvre demoiselle du danger. (Le petit Paysan sort. Mme Brouck entr'ouvrant la porte de droite.) La maison est pleine de soldats, mam'zelle!... ne vous montrez pas!... si on se doute qu'il y a ici une jeune et jolie voyageuse, je ne réponds plus de rien. (La porte se referme vivement.)

SCENE II.

VALENTIN, Mme BROUCK.

VALENTIN, au fond.

La bourgeoise de l'établissement, s'il vous plait?

Mme BROUCK.

Voilà, monsieur le soldat... vos officiers veulent me parler?

VALENTIN.

Non, c'est moi qui désire conférer avec vous, tête à tête, pour affaire de service.

Mme BROUCK.

Vous avez quelques petites choses à me demander?

VALENTIN.

Comme vous dites : quelques petites choses. D'abord, il me faut votre plus belle chambre, le lit le plus douillet, ce que vous avez de mieux en vin et en comestibles... enfin, toutes les douceurs de la vie; des soins à n'en plus finir et des égards à perte de vue.

Mme BROUCK.

Bah! tout ça pour votre consommation?

VALENTIN.

Ah bien! oui! enfant de la Croix-Rousse! canut par état et soldat par occasion!... Je campe où ça se trouve... je dîne quand ça se peut; mais autant je suis coulant et pacifique pour mon compte, autant je deviens difficile et rageur dès qu'il s'agit de mon lieutenant, le beau, le brave Georges Thévenin... dont je suis le maréchal des logis par ordre supérieur.

Mme BROUCK.

Par ordre de votre général, sans doute.

VALENTIN.

Nullement... par ordre de mam'zelle Mariette Nivelle, sa sœur de lait... Elle m'a donné, à son sujet, une consigne qui me force à sortir de mon caractère aussitôt qu'on laisse quelque chose à désirer à son frère Georges; ainsi vous voilà bien avertie, et comme mon lieutenant vient s'établir ici jusqu'à nouvel ordre... nous allons procéder à l'inspection de toutes les chambres.

Mme BROUCK, à part.

Ah! mon Dieu! visiter la maison!... il verrait la voyageuse. (Haut.) En fait de chambre, monsieur le soldat, celle-ci est ce que j'ai de mieux.

VALENTIN.

Ah! elle est très-bien... mais elle me convient pas; voyons les autres. (Montrant les autres.) Tenez, celle qui est par là... j'ai dans l'idée que ça fera mon affaire. (Il se dirige vers la chambre à droite.)

Mme BROUCK, l'arrêtant.

Ça se peut bien, mais on n'entre pas là, c'est défendu.

VALENTIN.

Défendu? et par qui?... et pourquoi?

Mme BROUCK.

Par moi... parce que cette chambre est... la mienne... je n'entends pas qu'on me fasse déloger... je tiens à dormir dans mon lit.

VALENTIN.

Ça pourra encore s'arranger. Voyons toujours le local.

Mme BROUCK, se plaçant devant la porte.

Je vous dis que vous n'entrerez pas là dedans.

VALENTIN.

Si c'était pour moi, je ne vous contrarierais pas, mais c'est pour mon lieutenant... aussi quand je devrais enfoncer la porte... (Bruit au dehors.)

Mme BROUCK, lui barrant le passage.

Eh bien! je le demande votre lieutenant... je veux lui parler... où est-il? qu'il vienne!

GEORGES, dans le lointain.

Montez donc, messieurs, montez donc!

VALENTIN, à Mme Brouck.

Justement le voici!...

Mme BROUCK, désignant Georges qui entre par la porte du fond.

C'est là votre lieutenant?

SCENE III.

Les Mêmes, GEORGES, PAUL, Officiers.

GEORGES.

Oui, belle hôtesse, prêt à vous écouter et à vous défendre, même contre mon ami Valentin.

PAUL, à Valentin.

Comment! c'est toi qui cherches querelle aux dames?

VALENTIN.

J'obéis à ma consigne, mon major.

GEORGES, à Mme Brouck.

C'est à propos de mon logement, je parie, qu'il vous tourmentait.

Mme BROUCK.

Précisément, mon officier... c'est une fière mauvaise tête, allez, que votre soldat.

GEORGES.

Lui, pas du tout, c'est le meilleur garçon du monde. (A Valentin.) Je te défends d'ajouter à l'embarras que cause notre présence le poids d'exigences inutiles... nous ne pouvons pas faire qu'on nous voie arriver avec plaisir; mais il dépend de nous qu'on nous regrette au départ.

Mme BROUCK.

Voilà une bonne parole, monsieur l'officier... et si je pouvais disposer pour vous d'une meilleure chambre que celle-ci, je vous l'offrirais de tout cœur.

GEORGES.

Comment! c'est ici que vous voulez me loger, et Valentin n'est pas content?

VALENTIN.

Dame! en cherchant j'espérais trouver encore mieux.

GEORGES.

Je serai très-bien... d'ailleurs, je désire, Valentin, qu'à l'avenir tu t'occupes beaucoup moins de moi, et que tu me laisses un peu plus vivre à l'aventure, selon les hasards de la guerre. Je tiens à partager la mauvaise fortune de mes camarades.

VALENTIN.

Je ne peux pas vous accorder ça, mon lieutenant, vrai, ça m'est défendu.

PAUL.

Parbleu! voilà qui est drôle... on croirait que ce n'est pas de lui-même qu'il est si prévenant et si dévoué pour toi.

VALENTIN.

N'y a pas de doute... mon dévouement... c'est une commission qu'on m'a donnée.

GEORGES.

Et de qui donc as-tu à recevoir des ordres, si ce n'est de moi?

VALENTIN.

Mais de mon premier chef de file... de Mariette Nivelle, ma future.. Mariette, la fille de votre nourrice et votre sœur d'adoption.

GEORGES.

Oui, un cœur d'or, mes amis, une âme de feu!... et d'une tendresse pour moi à toute épreuve .. elle voulait me suivre quand je suis parti.

VALENTIN.

Et si elle y a renoncé, c'est parce que je me suis décidé à entrer dans votre régiment et à la remplacer auprès de vous... (Rires des Officiers.) Oui, mes officiers, moi, qui étais exempté du service comme fils de femme veuve, moi qui ai des goûts sédentaires comme il en faut dans mon état d'ouvrier en soieries, façon de Lyon... je me suis engagé volontairement, malgré moi; je suis devenu un héros par procuration, et tout ça pour obéir à Mariette qui m'a dit : « Suis partout mon frère Georges, veille soigneusement à ce qu'il ne manque de rien. Enfin, va te faire tuer pour lui, je l'épouserai après. » Et je suis en train de remplir toutes les conditions voulues... à preuve que mon manteau est criblé par les balles... il y en avait bien quelques-unes à mon intention, mais le reste était pour vous, mon lieutenant.

Digitized by Google

GEORGES, *lui serrant la main.*

Mon bon Valentin! je sais combien tu t'es souvent exposé pour moi.

VALENTIN.

Je ne vous demande pas d'avancement pour ça... mais puisque Mariette m'a nommé votre maréchal des logis, ne me cassez pas de mon grade.

GEORGES.

C'est convenu, je te le laisse; mais désormais ne te montre plus si difficile. Songe qu'aujourd'hui peut-être l'Empereur lui-même n'est pas si bien logé que moi.

Mme BROUCK.

Ainsi, vous êtes content, mon officier?

GEORGES.

Enchanté, ma chère hôtesse, je ne désire rien de plus.

Mme BROUCK, *à part.*

En ce cas, je puis être tranquille pour ma jeune voyageuse.

VALENTIN, *à part.*

Le voilà logé; il faut qu'il soupe... je vas inspecter les comestibles. (*Haut.*) Madame l'hôtesse, conduisez-moi à la cuisine. (*Il la suit.*)

SCENE IV.

GEORGES, PAUL, LES OFFICIERS.

PAUL.

Singulier garçon que ton Valentin, mais sujet précieux pour préparer les étapes.

GEORGES.

Oui; peu s'en est fallu la nuit dernière, mes amis, qu'il n'eût pas aujourd'hui à s'occuper de mon logement.

TOUS.

Bah! comment cela?

GEORGES.

Par suite d'une infamie, d'une trahison... hier j'avais quitté le village de Ligny pour suivre en reconnaissance un capitaine d'état-major... je m'étonnais de le voir tant s'approcher des avant-postes de l'ennemi. « Avez-vous peur? » me dit-il. Pour toute réponse, je poussai mon cheval en avant. Soudain, nous sommes enveloppés par un détachement de cavalerie anglaise... j'arme mes pistolets... l'officier d'état-major me retient... il me dit que la cause de l'Empereur est perdue, et que si je veux comme lui changer de cocarde, mon avenir est assuré: sans les cavaliers qui me désarmèrent, j'aurais puni le misérable... Lui, furieux de n'avoir pu m'entraîner dans sa trahison, osa me désigner au chef du détachement anglais comme prisonnier de guerre.

LES OFFICIERS.

Oh! le misérable!

PAUL.

Et c'est un officier français qui a commis cette action lâche et déloyale.

GEORGES.

Rassurez-vous; l'homme, qui aujourd'hui a déshonoré son uniforme, est un étranger.

PAUL.

Un Génois, n'est-ce pas? le capitaine Andréa Viviani.

GEORGES.

Oui, Paul, tu l'as nommé!... c'est celui-là même à qui, hier encore, notre brave colonel Dauberval, si fatalement blessé, remettait son commandement comme au plus digne. (*Mouvement d'indignation des Officiers.*)

PAUL.

Mais comment se fait-il que tu ne sois pas resté prisonnier?

GEORGES.

C'est grâce au capitaine qui commandait les cavaliers ennemis... Indigné des ordres que lui donnait le déserteur, il n'y répondit que par un regard de mépris, et me fit rendre à l'instant mes armes et ma liberté.

LES OFFICIERS.

Ah! c'est bien.

PAUL.

Brave Anglais.

GEORGES.

Non, brave Écossais... Le loyal ennemi qui a si noblement refusé de se faire complice d'une trahison, est un enfant de l'Écosse... un Français du nord, comme ils se nomment eux-mêmes avec orgueil... On l'appelle, je crois, le capitaine Mac-Dowel.

PAUL.

Ah! c'est un Mac-Dowel? J'en connais un aussi, moi; peut-être est-ce le même? Le mien est un original trois ou quatre fois millionnaire, et goutteux au premier degré. L'an dernier, pendant la paix, l'intérêt de mes études médicales m'avait conduit à Londres... j'eus occasion de donner mes soins à un certain sir Mac-Dowel; il se trouva si bien de mes conseils, qu'il me fit des offres extravagantes pour me retenir... La guerre allait se rallumer, je quittai l'Angleterre; désespéré de mon départ, mon noble goutteux m'écrivit: « Comme vous êtes le seul qui ayez eu raison de mes atroces souffrances, je ne vous dis pas adieu. S'il le faut pour me rapprocher de vous, je reprendrai du service, et vainqueur ou prisonnier, je vous retrouverai en France. »

SCENE V.

LES MÊMES, MAC-DOWEL, *en uniforme, mais sans épée.*

MAC-DOWEL, *paraissant au fond.*

Et j'ai tenu parole, docteur Paul Frémont.

PAUL

Mais oui, c'est bien lui, mon Mac-Dowel à moi.

GEORGES.

C'est le mien aussi; mais comment parmi nous... Le poste aurait-il été surpris? (*Mouvement des Officiers.*)

MAC-DOWEL.

Ne vous dérangez donc pas, messieurs... je n'ai avec moi d'autre compagnie que ma goutte; je vous l'avais bien dit, mon cher Paul, j'irai bientôt vous voir comme vainqueur... ou autrement... N'ayant pas eu la liberté du choix, c'est en qualité de prisonnier que je vous prie d'agréer ma visite.

PAUL.

Raison de plus pour être le bien venu parmi nous.

GEORGES, *faisant asseoir Mac-Dowel.*

Vous avez été si généreux, si loyal avec moi, sir Mac-Dowel, que je regrette franchement pour vous ce mauvais sort des armes.

MAC-DOWEL, *s'asseyant.*

Vous êtes bien bon, mais je ne le regrette pas, moi qui avais justement besoin du médecin. Figurez-vous, messieurs, que je me promenais à cheval à quelques pas en avant de ma compagnie; tout à coup une vive douleur me pince l'orteil, involontairement je donne un coup d'éperon, aussitôt ma monture, comme une bête d'esprit qu'elle est, s'emporte au grand galop et vient tomber au milieu d'un poste français: Quoi diable venez-vous faire ici? me demande l'officier, à qui je rends mon épée. Je cherche un médecin, lui répondis-je, et justement c'est à vous qu'il m'adresse... Prisonnier sur parole, on me permet de venir vous trouver, et telle est l'influence du docteur, qu'il me suffit de vous voir pour me sentir déjà mieux.

PAUL.

En ce cas, tant que nous occuperons ce poste, vous resterez avec nous.

GEORGES.

Vous nous aiderez à passer plus gaiement encore la dernière nuit qui nous reste peut-être, car vous le savez, messieurs, demain il doit y avoir une affaire décisive.

PAUL.

Oui, demain plus d'un cœur aujourd'hui plein d'espérance aura cessé de battre... Qui sait même si parmi nous, il en est un seul qui doive encore embrasser son père?

GEORGES.

Quoi qu'il arrive, la France tout entière ne peut périr avec son armée, même après la défaite on ne doit pas encore désespérer de son pays, il n'y a pas de champ de bataille assez vaste pour être le tombeau de la patrie.

PAUL.

Tu as raison, Georges, il faut toujours espérer.

MAC-DOWEL.

Certainement.... moi, j'espère beaucoup... d'abord, conserver mon médecin, et vous tous aussi, si c'est possible... mais à la veille d'une grande affaire, l'usage veut qu'on boive au succès du lendemain et je ne vois pas flamber le punch.

GEORGES.

Du punch! C'est juste, il en faut, messieurs; on en aura. (*Un officier sonne le garçon.*)

PAUL.

Vous n'en boirez pas, capitaine?

MAC-DOWEL.

Non, mais je le ferai et je le paye.

GEORGES, *à Paul.*

Paul, ton malade est charmant.

Digitized by Google

MAC-DOWEL.

Une réflexion, messieurs; il me semble qu'un punch entre hommes c'est bien anglais; si nous ergaoisions une petite soirée dansante à la française?

GEORGES.

Excellente idée! La consigne ne s'y oppose pas, donnons un bal. (Tout le monde se lève.)

PAUL.

Il nous faudrait des danseuses.

GEORGES.

Il y en a partout.

PAUL.

Mais à qui adresser nos invitations?... Nous ne connaissons personne ici.

GEORGES.

Bah! l'hôtesse va nous renseigner. (Appelant.) Madame l'hôtesse!

TOUS.

Madame l'hôtesse! madame l'hôtesse!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, Mme BROUCK.

Mme BROUCK, accourant.

Bon Dieu! quel tapage! J'ai cru que le logis était en révolution.

PAUL.

Pas encore.

GEORGES.

Mais ça ne tardera guère.

Mme BROUCK.

Plaît-il?

MAC-DOWEL.

Nous allons jouer de notre reste; ainsi, ma chère, attendez-vous à des choses... très-gaies.

Mme BROUCK, à part.

Ils me font frémir.

GEORGES.

Dites-moi, madame l'hôtesse, il doit y avoir des jeunes filles ici?

Mme BROUCK, effrayée.

Des jeunes filles!

PAUL.

Nous demandons les plus jolies.

MAC-DOWEL.

Qu'on les fasse venir toutes, on choisira.

Mme BROUCK.

Mais de quoi s'agit-il donc, messieurs?

GEORGES.

D'un punch et d'un bal étourdissants; nous avons les buveurs, il nous faut les danseuses.

PAUL.

A chacun la sienne.

MAC-DOWEL.

Oui, à chacun la sienne!

PAUL, à Mac-Dowel.

Je ne dis pas cela pour vous.

Mme BROUCK.

Des danseuses... Impossible, messieurs. Ma maison de poste est isolée. Il n'y a que moi de femme ici, et je ne danse jamais.

MAC-DOWEL.

Ça ne peut pas se passer ainsi, madame l'hôtesse; c'est moi qui ai eu l'idée de ce bal; j'en fais une affaire d'honneur. J'ai une fortune à pouvoir acheter l'opéra de Londres et celui de Paris, et on ne me trouverait pas des danseuses de province! Il m'en faut à tout prix; vous devez savoir où il y en a; cherchez bien.

TOUS, excepté Georges.

Oui, cherchez bien. (Ils entourent madame Brouck, qui se débat au milieu d'eux.)

GEORGES, s'approchant du grand fauteuil.

Hein! Que vois-je donc là? Mais oui, ce sont des gants de femme. (Il les ramasse.) C'est singulier; serait-ce une découverte?

Mme BROUCK, se dégageant.

Messieurs, vous me demandez l'impossible; il faut y renoncer.

TOUS, excepté Georges qui examine les gants.

Y renoncer?

GEORGES.

Un moment, mes amis, il y a quelque chose à éclaireir.

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GEORGES.

Voyons vos mains, ma chère hôtesse.

Mme BROUCK, hésitant.

Mes mains?

PAUL.

Est-ce que tu vas lui dire la bonne aventure?

GEORGES, lui prenant les mains.

Allons donc! qu'on les voie, ces petites menottes! Elles sont bien... mais elles ne pourraient pas entrer là-dedans.

TOUS.

Des gants de femme!

Mme BROUCK, à part.

Dieu! ceux de la jeune voyageuse.

GEORGES, désignant les gants.

A qui ça?

TOUS.

Oui, à qui?

Mme BROUCK.

A une étrangère qui les aura oubliés ici... Elle est partie.

GEORGES.

Une dame?

Mme BROUCK.

Tout ce qu'il y a de plus dame, mariée en troisièmes noces.

GEORGES.

Je suis désolé de vous le dire, mais vous mentez.

Mme BROUCK.

Je mens!

GEORGES, consultant les gants.

Voyez, à la main droite, l'empreinte de deux bagues, à la gauche, pas la moindre trace d'alliance... donc la propriétaire de ces gants est une demoiselle.

TOUS.

C'est une demoiselle.

Mme BROUCK.

Eh bien! c'est possible, une très-vieille demoiselle.

GEORGES.

Elle est brune, n'est-ce pas?

Mme BROUCK.

Oui, très-brune.

GEORGES.

Elle a, au contraire, la peau d'une blancheur éclatante, sans cela elle n'eût pas choisi cette nuance si tendre... le parfum de ces gants témoigne de l'élégance de ses habitudes... ces doigts effilés et ce tout petit poignet indiquent assez la grâce et la finesse de sa taille... Messieurs, je le déclare, je le proclame: elle est charmante.

LES OFFICIERS.

Oui, charmante!

PAUL.

Si elle ressemble à ce portrait.

MAC-DOWEL.

Il faut s'en assurer.

Mme BROUCK.

Puisqu'elle est partie!

GEORGES.

Pardon, votre sincérité bien connue nous autorise à croire tout le contraire de ce que vous dites... Mes amis, j'en réponds, la belle est ici.

PAUL.

Nous allons bien le savoir.

Mme BROUCK.

Comment cela?

MAC-DOWEL.

Parbleu! en cherchant partout.

GEORGES.

Pour la trouver nous visiterons depuis les fondations jusqu'aux combles.

MAC-DOWEL.

S'il le faut on mettra le feu à la maison.

Mme BROUCK.

Brûler ma maison!

MAC-DOWEL.

Je la paierai, madame, je la paierai.

GEORGES.

D'ailleurs, on sauvera les femmes.

Digitized by Google

MAC-DOWEL.

Et les goutteux?

PAUL.

Un moment, n'incendions que le punch et contentons-nous de mettre le logis sens dessus dessous.

GEORGES.

En chasse, messieurs, en chasse. (Sortie générale.)

SCENE VII.

Mme BROUCK, GEORGES, puis MARIE.

Mme BROUCK, à part.

Les enragés!... il faut qu'elle s'enferme à double tour. (Elle va vers la droite.)

GEORGES, rentrant et surprenant madame Brouck.

Ah!

Mme BROUCK, s'arrêtant interdite.

Il m'a vue.

GEORGES.

Vous me croyiez parti... ruse de guerre... Elle est là, n'est-ce pas?

Mme BROUCK.

Non.

GEORGES.

Si... avouez-le.

Mme BROUCK.

Monsieur l'officier, je vous assure...

GEORGES.

Ah! vous refusez d'en convenir. (Appelant.) Mes amis, venez, venez! (Au moment où il appelle, Marie sort vivement de la chambre à droite et va à Georges avec résolution et confiance.)

MARIE.

Monsieur, je suis seule, ici, j'attends ma mère... Au nom de la vôtre, je viens me mettre sous la garde de votre honneur.

GEORGES, avec émotion et respect.

J'engage ma foi de soldat, mademoiselle, que vous êtes ici sous la protection d'un frère.

Mme BROUCK.

Oui, mais vous avez rappelé les autres... entendez-vous, ils reviennent.

GEORGES.

C'est vrai... quelle imprudence! Allez au devant d'eux, chère hôtesse... retenez-les... je ne veux plus qu'ils rentrent ici!

Mme BROUCK.

Comment empêcher...

GEORGES.

Comme vous pourrez... mais allez vite. (Il la met dehors et ferme vivement la porte du fond, puis il pousse le verrou de celle de droite.) Nous voilà chez nous, et nous voilà seuls. (Regardant Marie.) Étrange et charmante situation que la nôtre!

MARIE.

Mais du tout, monsieur, elle est affreuse; songez donc une jeune personne... seule ainsi avec un inconnu.

GEORGES.

C'est vrai, je ne pensais qu'à moi.

MARIE.

Vous devez me trouver bien hardie.

GEORGES.

Non, mademoiselle, mais bien inspirée.

MARIE.

C'est que j'ai eu si peur!

GEORGES.

Et maintenant?

MARIE.

Je ne suis pas tout à fait rassurée.

GEORGES.

Mais cela commence, n'est-il pas vrai?

MARIE.

Cela commençait déjà quand je suis venue vous trouver, car j'ai compris que mon plus sûr abri contre toute insulte était ma confiance en votre loyauté.

GEORGES.

Le danger n'est plus pour vous, mademoiselle.

MARIE, doux reproche.

Ces choses-là, monsieur, se disent au bal... on peut ne pas les écouter... ici, il ne m'est pas permis de ne point vous entendre.

GEORGES.

Vous avez raison; je n'ai même pas le droit de me féliciter tout haut de l'événement qui vous place sous ma protection. (Il se tait, et la regarde.)

MARIE, franchement.

Vous me regardez trop, monsieur; j'aime mieux que vous me parliez.

GEORGES.

Comme vous voudrez, mademoiselle. Mais de quoi parlerons-nous?

MARIE.

De tout ce qui vous fera plaisir.

GEORGES.

Non, c'est justement cela qui vous déplaît. (Mouvement de reproche de Marie.) Loin de moi la pensée de vous adresser de ces lieux communs de la galanterie; sottise de celui qui les dit, offense pour celle qui les écoute... Si, involontairement, je laisse voir les impressions que je ressens, il faut vous en prendre à ma franchise de soldat qui ne sait pas dissimuler ses sympathies... il faut en accuser mon enthousiasme d'artiste, incapable de contenir son admiration, à la pensée d'une noble et simple action qui touche son cœur, à l'aspect du chef-d'œuvre qui charme ses yeux.

MARIE.

Ah! vous êtes artiste, monsieur l'officier?

GEORGES.

Je travaillais pour le devenir; mais à l'époque de l'invasion, mon père m'a dit: Laisse là tes pinceaux, et prends ma vieille épée, il y a le sol natal et nos ateliers à défendre; sauve d'abord ton pays... après tu l'illustreras si tu peux... voilà pourquoi je porte l'épaulette. (Tandis que Georges parle, Marie s'aperçoit que la nuit vient; elle va à la cheminée, et allume une lampe.)

MARIE.

Votre père est donc militaire aussi?

GEORGES.

Il a doublement servi la France, comme soldat autrefois, maintenant comme manufacturier; puisse-t-il être aussi content de moi que je suis fier de lui, car c'est l'honneur en personne, mon brave et généreux père.

MARIE.

J'aime à vous entendre dire cela.

GEORGES.

Et pourquoi?

MARIE.

On est bien aise de savoir qu'il est bon fils et qu'il a de nobles penchants celui de qui on doit conserver un souvenir reconnaissant.

GEORGES.

Vraiment vous vous souviendrez de moi, mademoiselle?

MARIE.

Il le faudra bien, monsieur; ce qui m'arrive aujourd'hui ne peut pas s'oublier.

GEORGES.

Oui, cela fait époque dans la vie. Croyez-vous au hasard, mademoiselle?

MARIE.

Pas du tout, monsieur; d'abord la religion défend d'y croire.

GEORGES.

Ainsi vous supposez que tout ce qui arrive ici-bas est providentiel, et que les rencontres, les rapprochements imprévus ont d'avance un but marqué par la sagesse de Dieu?

MARIE.

Certainement, je ne le mets pas en doute.

GEORGES.

Ah! merci à nos mères qui nous ont donné la même croyance. (Après un temps.) Demandez-moi donc mon nom, mademoiselle.

MARIE.

A quoi bon?

GEORGES.

Pour que j'aie le droit de vous demander le vôtre... Nous nous sommes promis confiance fraternelle, c'est bien le moins qu'un frère sache le nom de sa sœur.

MARIE.

Je me nomme Marie Daunay.

GEORGES.

Marie!

MARIE.

Mon père habite le Lyonnais.

Digitized by Google

GEORGES.

Et moi, je suis de Lyon même, rue Henry, n° 3.

MARIE.

Alors vous vous nommez Thévenin?

GEORGES.

Georges Thévenin, oui, mademoiselle.

MARIE.

Je connais bien votre maison... Tenez, justement ce ruban vient de la fabrique de votre père.

GEORGES.

Vraiment!... Ah! nous disions bien, tout est providentiel: ici, loin de la patrie, c'est Dieu qui m'envoie par vous un souvenir du foyer domestique.

MARIE.

Si nous revenons jamais en France, je ne veux plus que ma mère et moi nous nous fournissions ailleurs que chez monsieur Thévenin.

GEORGES.

Vous vous expatriez, mademoiselle?

MARIE.

Par ordre de mon père... Attaché à la cause royale par tradition de famille, par conviction personnelle, il se trouvait à Paris lors de la fuite du roi... il l'a suivi à Gand, et c'est pour aller l'y retrouver que ma mère et moi nous avons dû quitter la France.

GEORGES, souriant.

Ainsi nous sommes ennemis politiques.

MARIE.

Ennemis? Jugez-en, monsieur. Nous nous rendions à Bruxelles, quand ce matin ma mère a appris qu'on s'était battu hier à Ligny, et c'est pour voir encore une fois le colonel Dauberval, qu'on nous a dit mortellement blessé, qu'elle est partie.

GEORGES.

Est-il vrai? vous connaissez mon brave colonel... notre père que nous chérissons tant?

MARIE.

Comment! vous aimez mon parrain?

GEORGES.

Monsieur Dauberval est votre parrain, dites-vous?

MARIE.

Et de plus mon meilleur ami.

GEORGES.

Eh bien! est-ce du hasard cela? non, c'est encore la Providence qui a voulu que le même lien d'affection nous réunît.

MARIE.

Mais, dites-moi, cette blessure est-ce donc vrai?

GEORGES.

C'est dans mes bras que le colonel est tombé.

MARIE.

Dans vos bras! Et la blessure était mortelle?

GEORGES.

D'abord on l'a supposé perdu... Lui-même, convaincu qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre, a fait demander le commandant Andréa Viviani, en qui il croyait pouvoir mettre sa confiance... Il l'entretint quelques instants, en secret, sans doute pour le charger d'exécuter ses dernières volontés, et celui-là même que mon noble colonel honorait d'une telle marque d'estime, je l'ai vu peu d'heures après passer dans les rangs de l'ennemi.

MARIE.

Ainsi, c'est pour apprendre la mort de monsieur Dauberval que ma courageuse mère s'est exposée au danger de se rendre à Ligny.

GEORGES.

Non, rassurez-vous; une crise favorable est survenue, et quand j'ai quitté le village pour venir prendre possession de ce poste, on avait la certitude que mon colonel serait sauvé.

MARIE, avec joie.

Ah!

SCENE VIII.

LES MÊMES, PAUL, LES OFFICIERS, en dehors.

PAUL et LES OFFICIERS, frappant à la porte.

Georges! Georges!

GEORGES, sans ouvrir.

Plaît-il? Que voulez-vous?

PAUL.

L'hôtesse nous a dit que tu t'étais enfermé pour écrire; ta lettre doit être finie. Dis donc, Georges, nous n'avons trouvé personne.

GEORGES, riant.

Maladroits!

PAUL.

Nous renonçons au bal... Mais le punch nous reste... Il t'attend...

GEORGES.

Buvez sans moi. Je donne ma part à Valentin; j'aime mieux dormir.

PAUL.

Paresseux! A demain, alors!

GEORGES.

A demain! (Ils descendent avec bruit.)

SCENE IX.

GEORGES, MARIE.

GEORGES, s'avançant près de Marie.

Nous voici encore une fois débarrassés des importuns!

MARIE, dans le grand fauteuil.

Mais ils pourraient revenir; il ne faut plus causer.

GEORGES.

Que faire alors?

MARIE.

Ce que vous disiez, dormir.

GEORGES.

Oh! je n'ai pas sommeil.

MARIE.

Moi, c'est différent. Deux nuits passées en voiture, la fatigue du voyage... les émotions de la route. Je suis tout accablée. Si je l'osais, j'avouerais à mon frère que j'ai grand besoin de repos, et, avec sa permission, je m'endormirais sans crainte chez lui, bien certaine que nulle part je ne pourrais être mieux gardée.

GEORGES se lève. Il place une chaise sous les pieds de Marie.

Eh bien! dormez, ma sœur.

MARIE, cédant au sommeil.

Cela ne vous fâche pas?

GEORGES.

Oh! pas le moins du monde.

MARIE.

Bien vrai?

GEORGES.

Bien vrai.

MARIE.

Merci et bonsoir; bonsoir, Georges.

GEORGES.

Bonsoir, Marie! Pauvre enfant, comme le repos lui était nécessaire, et avec quelle naïve, quelle adorable confiance elle s'y livre près de moi... (La contemplant.) Mais si tu es si bien défendue par le sentiment chaste et profond qui pénètre mon cœur... Tu es belle, Marie! Oh! oui, bien belle!... Demain le combat, demain la mort peut-être, et tu n'auras pas su ce que ta candeur et ta beauté m'inspirent. Je croyais avoir aimé déjà... Je me flattais d'avoir été heureux... Non, dans le passé je n'ai connu que le plaisir... Voilà le bonheur! voilà l'amour! (La petite porte de gauche s'ouvre avec précaution.) Hein! qui vient là?

SCENE X

GEORGES, Mme BROUCK, CLÉMENTINE, à gauche; puis VALENTIN en dehors, au fond.

Mme BROUCK.

Venez, madame; c'est ici que vous trouverez votre fille.

GEORGES.

Ah! c'est sa mère!

CLÉMENTINE.

Comment, ici?

GEORGES.

Silence, elle dort.

CLÉMENTINE.

Dans cette chambre?... Et seule avec vous, monsieur?

Mme BROUCK.

Oui, je n'ai pas encore eu le temps de vous dire...

VALENTIN, en dehors.

Mon lieutenant! mon lieutenant!

CLÉMENTINE.

Mais, monsieur...

Digitized by Google

GEORGES, à Clémentine.

Ah! madame!... le soupçon même ne doit pas atteindre votre enfant.

VALENTIN.

Réveillez-vous, descendez vite... Le général envoie un ordre de départ.

GEORGES, à Valentin.

C'est bien, me voici. (A Clémentine.) Vous l'entendez, je pars; à votre tour, madame, de protéger son repos... A son réveil, elle vous dira si jamais un frère a mieux respecté sa sœur. (Il s'incline et sort.)

ACTE II.

La salle basse d'une petite maisonnette au village de Limonest, près de Lyon. Porte et fenêtre, au fond, ouvrant sur la campagne. Au premier plan, à gauche, porte latérale. Au deuxième plan, un métier. Au fond, un bahut. A droite, un petit bureau. Au-dessus du métier, le portrait de Georges.

SCENE I.

MARIETTE, VALENTIN.

VALENTIN, sortant de la chambre à gauche.

C'est entendu, Mariette, je vais partir pour Lyon, prendre les commandes de monsieur Thévenin; ne te dérange pas... pour me reconduire, surtout ne dérange pas le petit. (Regardant dans la chambre.) Que c'est gentil une maman de vingt ans qui donne à déjeuner à un héritier de trois mois... Plus souvent que je quitterai mon domicile... avant que ma surprise soit arrivée... Trois heures! elle devrait déjà être ici... et je ne vois rien sur la route.

MARIETTE, dans la chambre à gauche.

Es-tu prêt?

VALENTIN, regardant au fond vers la route.

Je boutonne mes guêtres.

MARIETTE, paraissant, elle a un petit panier au bras.

Comment! tes guêtres, je les ai là dans mon panier à ouvrage.

VALENTIN.

Je voulais dire ma cravate... je cherche ma cravate.

MARIETTE.

Es-tu fou?... je viens de te la mettre.

VALENTIN.

C'est ma foi vrai... ce n'est pas ça qui me manque, mais il me manque quelque chose.

MARIETTE.

Tu ne veux donc pas aller à Lyon aujourd'hui? tu ne veux donc pas aller chercher des nouvelles de Georges? il doit avoir écrit à son père! tu ne l'aimes donc plus, Georges?

VALENTIN.

Ne plus l'aimer, lui, mon lieutenant, que je n'ai quitté que l'an dernier au licenciement de l'armée de la Loire!... Ne plus l'aimer, lui qui m'a donné un si beau certificat, que, lorsque je suis revenu chez monsieur Thévenin, mon ancien patron, ce digne homme m'a dit en mettant sa main dans la mienne: « Valentin, tu changes de régiment, mon garçon, et voilà ton colonel à présent; je donne à Mariette ma petite maisonnette de Limonest, à deux lieues de Lyon; je t'y ai fait monter un métier, celui-là battra tant que j'aurai un pouce de commande. » Aussitôt après la cérémonie, nous sommes venus nous installer ici, et comme tu regrettais toujours l'absence de Georges, alors je me suis dépêché de t'en donner un... Il s'appelle aussi Georges, le petit qui déjeunait de si bon appétit tout à l'heure, et tu l'aimes bien aussi celui-là, n'est-ce pas?

MARIETTE.

Est-ce que ça se demande!

VALENTIN.

D'abord, c'est tout mon portrait.

MARIETTE.

Ça sera bien malheureux pour lui s'il doit être aussi paresseux que son père...

VALENTIN.

Ah! madame Valentin, il y a tout au plus douze mois que nous sommes mariés, et le petit entre dans son troisième, si vous appelez ça de la paresse.

MARIETTE.

En voilà assez; tu as terminé ce matin cette pièce d'étoffe... il faut donc la remplacer sur le métier; de plus tu as à dire à monsieur Thévenin qu'elle est vendue.

VALENTIN.

Ah! bah! vendue... à qui donc? (A part.) Je le sais très-bien, mais je gagne du temps.

MARIETTE.

Comment, tu ne te souviens pas...

VALENTIN.

Je ne me souviens de rien du tout. (A part.) Ça n'est pas maladroit. (Haut.) Ah! tu as vendu ma pièce de velours épinglé?

MARIETTE.

Il y a trois jours, à notre voisine du château, à mademoiselle d'Angerville. J'étais devant notre maison, je berçais le petit qui me riait au lieu de s'endormir, je me mirais dans ses beaux yeux sans voir une jeune demoiselle qui s'était arrêtée pour nous regarder: Le joli enfant! me dit-elle; il est à vous, madame?... — Oui, vraiment, mademoiselle, c'est mon petit Georges. — Ah! il s'appelle Georges? Et elle restait là pensive, comme si ce nom réveillait en elle un souvenir. A ce moment, un orage qui menaçait, éclate, je fais entrer la belle demoiselle, dont la fraîche toilette eût été gâtée par la pluie, elle se place par hasard devant le bahut, juste en face du portrait de Georges, et... (s'interrompant) mais je t'ai déjà raconté tout ça.

VALENTIN.

Tu ne m'as absolument rien dit: donc, la demoiselle?

MARIETTE.

Croyait d'abord que ce portrait était celui de mon mari... Oh! oh! non pas, mademoiselle, mon Valentin n'est pas si gentil.

VALENTIN, à part.

Elle m'a déjà dit ça trois fois...

MARIETTE.

C'est mon frère, et il m'a envoyé son portrait de Paris, car depuis mil huit cent treize, c'est-à-dire trois grandes années, il n'est pas revenu à Lyon.

VALENTIN.

Là-dessus, tu lui as conté l'histoire du frérot depuis sa sortie de nourrice jusqu'à son entrée au régiment?

MARIETTE.

Oh! dame! quand je trouve l'occasion de parler de Georges, je ne taris pas, c'est vrai... L'orage avait duré deux grandes heures, le soleil brillait depuis longtemps, que je parlais encore, et ça n'ennuyait pas mademoiselle d'Angerville, au contraire... A la bonne heure, voilà comme j'aime qu'on m'écoute.

VALENTIN.

Moi aussi, je t'écoute; allons, va! parle. (A part.) Je gagne encore du temps.

MARIETTE.

Je n'ai plus rien à te dire, sinon que mademoiselle d'Angerville a trouvé cette pièce de velours à son gré... qu'elle me l'a achetée sans marchander, et qu'elle doit venir elle-même la prendre ici... Tu vois donc bien que si tu ne veux pas perdre du temps, il faut aller à Lyon prendre les commandes de monsieur Thévenin, et regarnir ton métier.

VALENTIN.

C'est juste... je m'en vas. (Il se dispose à entrer à droite.)

MARIETTE.

Tu rentres, au contraire.

VALENTIN.

Je vas embrasser le petit.

MARIETTE.

Il dort.

VALENTIN, allant vers la porte du fond.

Hein?... je crois que j'ai entendu...

MARIETTE.

Quoi donc?

MARIE, entrant par le fond.

C'est moi, mes amis...

SCENE II.

Les Mêmes, MARIE.

MARIETTE.

Mam'zelle d'Angerville! en voilà une surprise!

VALENTIN, à part.

Ça n'est pas elle que j'attendais...

MARIE.

Je ne devais venir qu'à la fin de la semaine, mais passant devant votre maison, je suis entrée pour voir où en était ma pièce d'étoffe... avance-t-elle?

Digitized by Google

MARIETTE.

Elle est prête..., il n'y a plus qu'à la détacher du métier.

VALENTIN.

C'est l'affaire d'un petit quart d'heure. (A part.) Je gagne toujours du temps. (Il se dispose à détacher la pièce de soierie.)

MARIETTE.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, mademoiselle. (A Valentin.) Fais-moi le plaisir de prendre ton chapeau et de partir; je détacherai cette pièce plus vite et mieux que toi; va, et si tu me rapportes des nouvelles du frérot, je t'embrasserai trois fois de suite.

VALENTIN.

Eh ben! je t'en promets des nouvelles et des bonnes... (A part.) Pour les avoir plus vite, je vas courir au-devant... Lyon est à gauche, j'oblique à droite. (Haut.) Votre serviteur, mam'zelle et la compagnie... et comme disait mon lieutenant: (Imitant le commandement.) Au galop!... (Il sort.)

SCÈNE III.

MARIETTE, MARIE.

MARIE.

Vous m'avez dit, je crois, qu'on attendait cette semaine des lettres de monsieur Georges...

MARIETTE.

Le facteur a passé par ici, hier, et Valentin m'a assuré qu'il n'avait rien pour nous... Monsieur Thévenin aura peut être été plus heureux. (Elle détache la pièce.) Je mettrai au moins une demi-heure à démonter tout ça.

MARIE.

Oh! ne vous pressez pas trop; ma mère est en visite dans un château du voisinage; monsieur d'Angerville est trop absorbé par les soins de la politique pour s'occuper de moi, je suis donc maîtresse de mon temps.

MARIETTE.

C'est égal, vous allez bien vous ennuyer à me regarder couper tous ces fils...

MARIE.

Du tout; en travaillant vous pouvez causer, et vous causez à ravir, madame Valentin. (A part.) Elle ne parle que de Georges.

MARIETTE.

J'y pense, frérot va m'aider à vous distraire.

MARIE.

Comment cela?

MARIETTE.

En partant pour l'armée, il m'a laissé ici son album rempli de dessins... justement, je l'ai là... dans ce bahut. (Elle va le chercher.) Tenez, mam'zelle, c'est lui qui a fait toutes ces jolies images-là... à commencer par celle-ci, qui représente la chaumière où nous avons été élevés... Me voilà... moi... travaillant auprès de ma grand'mère... et puis... là, jouant avec le fusil de mon père...

MARIE.

C'est monsieur Georges, n'est-ce pas?

MARIETTE.

Vous l'avez reconnu?

MARIE.

Oui, et ce dessin est plus ressemblant que ce portrait... au moins je le suppose d'après tout ce que vous m'avez dit de votre frère; le peintre n'a pas su reproduire son regard qui doit être fier, son sourire qui doit être doux et charmant.

MARIETTE.

Vous avez raison, mam'zelle; ce portrait-là ne représente Georges ni tel qu'il était autrefois, ni tel qu'il est aujourd'hui. On écrivait à monsieur Thévenin que son fils était bien changé depuis le terrible accident de l'hiver dernier.

MARIE, se levant avec vivacité.

Il est arrivé malheur à monsieur Georges?

MARIETTE.

Vous devez être bonne, mam'zelle, car voilà que vous vous intéressez déjà à mon petit frérot.

MARIE.

De quel accident voulez-vous donc parler?

MARIETTE.

Il y a quelques mois, Georges était de service au château des Tuileries.

MARIE, à elle-même.

Au château des Tuileries!...

MARIETTE.

Il y avait réception, fête... enfin beaucoup de monde; les invités arrivaient en carrosse: tout à coup, les chevaux d'un équipage s'emportent et menacent de tout briser. Dans la voiture il y avait deux dames... l'une d'elles appelait au secours et criait: Sauvez! sauvez ma mère! Georges s'élance, le timon de la voiture le frappe en pleine poitrine, mais ne le renverse pas; il arrête les chevaux, et un moment après, les deux dames entraient tranquillement au bal, ne connaissant pas même celui qui les avait sauvées d'un danger de mort peut-être.

MARIE, à part.

C'était lui!... lui!... Georges!...

MARIETTE.

Pardon, mam'selle, vous avez laissé tomber le crayon de l'album (Elle le ramasse.)

MARIE, se rasseyant.

Votre frère n'avait pas été blessé, n'est-ce pas?

MARIETTE.

Le coup qu'il avait reçu avait été terrible; le soir même il dut être porté à l'hôpital militaire. Pendant plusieurs jours sa vie fut en danger, nous avons appris en même temps sa maladie et sa convalescence; il nous écrivit lui-même pour nous rassurer et nous disait dans sa lettre qu'il était heureux de ses souffrances, qu'il n'aurait pas regretté de mourir pour celle qu'il avait sauvée. (Tout en parlant, Mariette a été au métier, elle continue à détacher la pièce d'étoffe.)

MARIE, à part.

Il m'avait reconnue... et moi... je ne savais rien. (Elle dessine sur l'album.)

MARIETTE.

Cette phrase-là m'a appris tout de suite que mon pauvre Georges avait un amour dans le cœur, sans cela aurait-il refusé plus tard de revenir à Lyon, où monsieur Thévenin avait préparé pour lui un mariage superbe? Pourvu que celle pour qui il nous oublie pense à lui... Si je n'étais pas retenue ici par mon petit Georges, je serais allée à Paris. (Elle quitte le métier et se rapproche de Marie.) Oui, mam'zelle, j'aurais été trouver mon frérot et je l'aurais bien forcé de me dire ce qu'il ne nous a pas écrit... le nom de celle qu'il aime... et quand ça aurait été une princesse, j'aurais été droit chez elle...

MARIE, souriant.

Vraiment?

MARIETTE.

Oui, mam'selle... je lui aurais parlé tout franchement, comme je vous parle, et je lui aurais dit: « Si noble et si riche que vous soyez, Georges vous vaut bien: il veut être votre mari. Sur mon âme! vous ne trouverez jamais mieux que lui, car Dieu n'a rien créé de plus beau ni de meilleur... » Ça vous fait sourire, ce que je dis là; mais si vous aviez seulement vu Georges...

VALENTIN, dehors.

Le voilà! le voilà!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTIN, puis GEORGES.

MARIETTE.

C'est mon mari qui crie comme ça.

VALENTIN, entrant et jetant son chapeau en l'air.

Le voilà... je l'ai reconnu dessus l'impériale...

MARIETTE.

Tu n'es donc pas encore parti?

VALENTIN.

Au contraire, je suis revenu.

MARIETTE.

De Lyon?

VALENTIN.

J'ai été à l'opposé... j'étais sûr qu'il serait de parole.

MARIETTE.

Qui?

VALENTIN.

Et je voulais le voir arriver.

MARIETTE.

Voir arriver qui?...

VALENTIN.

Mais lui, le frérot...

MARIETTE et MARIE.

Georges! (Marie ferme l'album et se lève.)

MARIETTE.

C'est bien vrai ça...

Digitized by Google

VALENTIN.

Je le dis que je l'ai vu de loin sur la diligence... Tiens la v'là qui s'arrête et le lieutenant saute à terre. (Marie veut sortir.)

MARIETTE.

Restez, restez, mam'zelle, vous le verrez.

MARIE, à part.

Le voir!... (Haut.) Non... pas en ce moment... je dois... je veux vous laisser toute à votre joie... je reviendrai...

VALENTIN.

Par ici, mon lieutenant, par ici!

MARIE, émue, troublée.

Ne peut-on sortir par une autre porte?...

MARIETTE, désignant la droite.

Si, mam'zelle, par le jardin... Faites excuse si je ne vous reconduis pas... A bientôt, mam'zelle; votre servante. (Marie sur le seuil de la porte à droite; Georges paraît.)

GEORGES, au fond.

Mariette, ma sœur!

MARIETTE, courant à lui.

Georges!...

MARIE, masquée par la porte.

Je l'ai revu! (Elle disparaît.)

SCENE V.

VALENTIN, MARIETTE, GEORGES.

MARIETTE.

C'est-y Dieu possible!... toi... chez nous... toi... Georges!

GEORGES.

Tu ne m'attendais donc pas, petite sœur! j'avais pourtant écrit à Valentin pour lui annoncer mon arrivée.

VALENTIN.

C'est vrai, mais je n'avais rien dit de la lettre d'hier, pour ménager à Mariette le plaisir de la surprise.

MARIETTE.

Au risque de me suffoquer.

VALENTIN.

Vrai!

MARIETTE.

Oh! rassure-toi... je regarde Georges et ça me fait du bien... Mais embrasse-moi donc encore. (Elle l'embrasse.)

VALENTIN, riant.

Me diras-tu encore de m'en aller?

MARIETTE.

Non, non, reste au contraire, afin que j'aie autour de moi tout ce que j'aime.

GEORGES.

Alors, mon pauvre Valentin, ce sera moi qui t'enverrai à Lyon. J'avais écrit à mon père, en même temps qu'à toi. Je ne devais rester ici qu'une heure et continuer ma route, mais je ne veux, je ne puis quitter Mariette que demain. Il faut donc faire prévenir mon père. (Il s'assied devant le petit bureau et se met à écrire.)

MARIETTE.

C'est juste! peut-être que monsieur Thévenin pour t'embrasser plus tôt reviendra avec Valentin, alors la fête sera complète...

VALENTIN.

Oh! monsieur Thévenin ne peut pas quitter ses bureaux aujourd'hui, veille d'échéance... Dans le temps où nous vivons, c'est quelquefois un rude moment à passer.

GEORGES.

Mon père est prudent, et je sais d'ailleurs qu'une somme importante déposée par lui à la maison de banque Gérard et compagnie, le mettrait à même de faire face à toutes les éventualités... (Il cachète sa lettre.)

VALENTIN.

Et la maison Gérard est solide. (A Georges qui lui donne sa lettre.) Je n'ai pas encore oublié la discipline, mon lieutenant, et je pars. Au revoir, ma petite femme, embrasse bien le frérot... j'aurai mon tour ce soir... (Il sort.)

SCENE VI.

MARIETTE, GEORGES.

MARIETTE.

Monsieur Thévenin m'en voudra pour l'avoir retenu, mais ça m'est égal; à présent que je t'ai bien embrassé, je n'aurai pas trop d'une journée pour te gronder tout à mon aise.

GEORGES.

Me gronder! et pourquoi?

MARIETTE.

Pour n'être pas venu à mon mariage... j'avais tant de chagrin de ne t'avoir pas là, près de moi, que j'ai été sur le point de dire, non... Tout a été de travers ce jour-là.

GEORGES.

Un mot va me faire pardonner; je reviens à Lyon pour ne plus vous quitter.

MARIETTE.

Vraiment?

GEORGES.

Oui, j'ai donné ma démission; j'aiderai mon père, puis après lui, je suivrai la route qu'il m'a si honorablement tracée.

MARIETTE.

Oh! voilà une bonne résolution! mais elle t'est donc venue tout d'un coup? Le mois passé tu nous écrivais encore que tu étais décidé à rester au service.

GEORGES.

Alors, tout en regrettant le noble drapeau tombé avec l'Empereur, je me disais, celui qu'on nous donne a eu ses jours de gloire aussi... Puis on avait remplacé notre colonel, trop compromis en 1815, par un ancien officier de notre régiment, que nous estimions tous; royaliste de race et de conviction, il n'avait cependant pas abandonné le sol natal pour suivre ses princes à l'étranger. La patrie en péril l'avait trouvé au premier rang de ses défenseurs... pendant vingt ans il avait donné son sang pour elle... Au retour des Bourbons, il reprit avec joie la cocarde qu'avaient honorablement portée ses ancêtres... Nommé colonel, il rassembla tous les officiers de notre régiment, et les trouvant, pour la plupart, découragés et silencieux... il leur dit, avec l'accent loyal d'un honnête homme: Mes amis, mes enfants, je respecte vos croyances, comme autrefois vous avez respecté les miennes... Je ne vous demande que de faire votre devoir, comme j'ai fait le mien... servez le roi, comme j'ai servi l'Empereur. Vive le colonel! fut la réponse unanime... Mais à quelques jours de là... nous apprîmes qu'un nouveau chef nous était donné; dans ce chef je reconnus Andréa Viviani, un Génois, qui avait lâchement déserté la veille de la bataille... Plutôt que d'obéir à cet homme, Mariette, j'ai brisé mon épée... Le drapeau peut changer, l'honneur militaire ne change pas, et l'on n'est pas digne de commander à des Français quand on a trahi la France.

MARIETTE.

Bien dit, Georges.

SCENE VII.

LES MÊMES, VALLEDO. (Un étranger en costume de voyage et portant à la boutonnière une rosette d'un ordre étranger s'arrête un moment au fond comme incertain de la route qu'il doit suivre, puis il entre dans la salle.)

VALLEDO, à Mariette.

Le chemin le plus court pour aller au château d'Angerville?

MARIETTE.

Le premier sentier à droite, monsieur, à trois cents pas, vous apercevrez la grande avenue.

GEORGES, se retournant.

Monsieur Andréa Viviani...

VALLEDO.

Le comte de Valledo, votre colonel, monsieur!

MARIETTE, à part.

C'est ça le Judas!

GEORGES.

Monsieur le comte, soit... (à demi-voix) les titres nouveaux n'effacent pas les taches anciennes.

VALLEDO.

Vous oubliez, monsieur, que vous êtes devant votre supérieur.

GEORGES.

J'ai donné ma démission, et je ne vous reconnais plus même pour mon égal.

VALLEDO.

Je pardonne ce ton d'acrimonie à ceux qui comme vous, sans doute, me font un crime d'avoir provoqué la mise en jugement du colonel Dauberval.

GEORGES.

Après avoir brisé la carrière du colonel, on ose encore...

MARIETTE, à part, avec effroi.

Oh! mon Dieu!

VALLEDO.

Monsieur Georges Thévenin... C'est ainsi, je crois, qu'on vous nomme?

Digitized by Google

GEORGES.

Oui, monsieur... et quand, à juste titre, on est fier de son nom, on n'en change pas.

VALLEDO.

Je vous engage surtout à ne point changer votre itinéraire... La feuille de route qui vous a été délivrée indiquait pour ce matin même votre arrivée à Lyon... Je veux bien vous prévenir encore que le gouvernement surveille tous ses ennemis... ne vous détournez donc pas de votre chemin. (A Mariette.) Vous dites, madame, que ce petit sentier conduit au château d'Angerville?

MARIETTE.

Oui, monsieur.

VALLEDO.

Merci. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARIETTE, GEORGES.

MARIETTE.

Voilà un colonel dont je n'aurais pas voulu.

GEORGES.

Ils vont condamner le brave Dauberval... l'ami de Marie.

MARIETTE.

Marie... Qu'est-ce que c'est que cette Marie?

GEORGES.

Je te le dirai plus tard, petite sœur... (à part) car il est impossible que je ne le retrouve pas.

MARIETTE.

Je l'ai deviné, moi! C'est la belle demoiselle pour laquelle vous avez refusé le mariage qu'avait arrangé pour vous votre père... Celle encore, j'en suis sûre, pour qui vous avez failli vous faire tuer... Regarde-moi donc; dans mon premier mouvement de joie, je n'avais pas vu... Comme te voilà pâle et affaibli... ta main est brûlante comme si tu avais la fièvre... Georges, tu souffres encore, n'est-ce pas?

GEORGES, s'asseyant.

La rencontre de ce Valledo m'a fait mal... A toute émotion, douce ou pénible, le sang afflue... maintenant à mon cœur... mais ce n'est qu'un malaise, et il est déjà passé.

MARIETTE.

Vrai? Eh bien, alors, parle-moi de cette Marie que tu aimes... fais-moi toute ta confidence; j'aurai aussi une nouvelle histoire à conter à mademoiselle d'Angerville.

GEORGES.

Mademoiselle d'Angerville?

MARIETTE.

La fille du baron d'Angerville, dont le château est tout voisin de notre maisonnette; cette demoiselle te connaît...

GEORGES.

Moi? voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom.

MARIETTE.

Elle te connaît par ton portrait que je lui ai montré, et plus encore par tout ce que je lui ai dit de toi... Tiens, elle était ici quand tu es arrivé, elle feuilletait ton album que je lui avais donné... je crois même qu'elle y a dessiné quelque chose... (Elle lui donne l'album.)

GEORGES, le feuilletant.

Vraiment... c'est donc une artiste, la fille de ton voisin, le baron... (Il regarde le dessin, et jette un cri.)

MARIETTE.

Qu'est-ce que tu as donc?

GEORGES.

De qui est ce dessin?

MARIETTE.

De mam'zelle d'Angerville sans doute. (Regardant.) Tiens, il est gentil.

GEORGES.

C'est bien cela... oui, voilà la chambre de la maison de poste de Sombref.

MARIETTE.

Un militaire!

GEORGES.

C'est moi.

MARIETTE.

Une jeune fille endormie!

GEORGES.

C'est elle.

MARIETTE.

Qui elle?

GEORGES.

Marie!... oui, et cette date, 17 juin 1815, plus de doute... Mariette, n'as-tu fait voir cet album qu'à la jeune personne dont tu me parlais tout à l'heure?

MARIETTE.

A elle seule.

GEORGES.

Et tu dis qu'elle se nomme?

MARIETTE.

D'Angerville.

GEORGES.

D'Angerville!... c'est une amie de Marie peut-être qui aura reçu la confidence du secret que je gardais si bien... Je veux voir mademoiselle d'Angerville... savoir d'elle ce qu'est devenue Marie Daunay... si elle a gardé mon souvenir... si je suis aimé d'elle comme je l'aime moi!... Conduis-moi au château d'Angerville.

MARIETTE.

Aujourd'hui?

GEORGES.

A l'instant!

MARIETTE.

Me voilà prête !... (On entend sonner cinq heures.)

GEORGES, s'arrête.

Cinq heures!

MARIETTE.

Je t'attends.

GEORGES.

Impossible de m'éloigner d'ici... l'heure qui sonne est celle du rendez-vous qu'on m'a donné.

MARIETTE.

Tu attends quelqu'un?

GEORGES.

A Ville-Franche, pendant le relai... un billet m'a été remis par un ancien sous-officier de mon régiment, qui s'est éloigné aussitôt de moi, comme s'il craignait d'avoir été vu.

MARIETTE.

Et ce billet?

GEORGES.

Tiens le voilà. (Lisant.) «Tu te rends à Lyon, arrête-toi à Limonest, chez ta sœur Mariette; sa maisonnette est près de la grande route de Ville-Franche à Lyon; c'est justement à cet endroit que ta présence et ton concours peuvent être utile à une sainte cause. A cinq heures, sois donc à Limonest... il s'agit d'acquitter une dette sacrée... Le billet n'était pas signé, mais j'ai reconnu l'écriture... Voilà l'heure.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, entrant par le fond.

Et me voilà au rendez-vous!

GEORGES.

Paul!

PAUL.

Georges, j'étais sûr que tu ne manquerais pas à l'appel.

GEORGES.

Mariette, voilà l'ami dévoué, le chirurgien habile à qui je dois la vie.

MARIETTE.

Ah! monsieur!

PAUL.

Ne me remerciez pas, Mariette... Cette existence que tu me dois, Georges, je viens te demander de la risquer avec la mienne et celle de dix autres officiers du régiment Dauberval.

GEORGES.

Où tu me diras d'aller Paul, j'irai... Voyons, de quoi s'agit-il?

PAUL.

Sommes-nous bien seuls?

GEORGES.

Oui, seuls!... car tu peux parler devant elle. (A Mariette.) Veille, petite sœur. (Mariette remonte vers le fond.)

PAUL.

Tu sais quelles implacables vengeances le régime nouveau exerce contre les cœurs dévoués au gouvernement impérial?

GEORGES.

Trente ans d'une vie pure et glorieuse n'ont pu mettre notre colonel à l'abri de la dénonciation... on parlait à mon départ d'un arrêt d'exil.

PAUL.

C'est un arrêt de mort qu'on veut obtenir contre monsieur Dauberval ; la cour prévôtale le prononcera demain.

GEORGES.

Demain!

PAUL.

C'est pour paraître devant ses juges que le colonel est conduit à Lyon; s'il entre dans la ville il est perdu; il s'agit donc de l'enlever à l'escorte qui passera ce soir sur la route; c'est à force ouverte, les armes à la main que nous tenterons l'entreprise.

MARIETTE.

O ciel!

GEORGES.

Merci, Paul; plus elle était périlleuse, plus tu devais être certain que j'en voudrais avoir ma part. (Ils se serrent la main.)

SCENE X.

Les Mêmes, MAC-DOWEL.

MAC-DOWEL, entrant vivement par le fond.

Pardieu! j'ai bien réclamé la mienne.

GEORGES.

Vous, sir Mac-Dowel?...

MAC-DOWEL.

Oui, je suis du complot, et pour commencer, je faisais le guet pour vous prévenir en cas de surprise.

GEORGES.

Que nous jouions notre tête pour le colonel, je le comprends; mais vous, monsieur...

MAC-DOWEL.

Je ne me sépare pas de mon médecin; ce n'est pas par esprit de parti que je me fais conspirateur, mais par calcul de malade... Si mon docteur, ma providence se compromet, je veux me compromettre; s'il est pris, je me fais prendre; si on le fusille, je me pends.

PAUL.

Par Dieu, sir Mac-Dowel, vous êtes un malade modèle.

MAC-DOWELL.

Il y a là, sur la route, un des nôtres qui veut vous parler, Paul.

PAUL.

Merci... un avis sans doute qu'on me fait parvenir.

GEORGES.

A quel moment doit passer l'escorte?

PAUL.

Entre onze heures et minuit, (Il regarde vers le fond, et aperçoit un jeune homme qui semble chercher quelqu'un; il remonte vers lui et pendant ce qui suit le jeune homme lui parle bas avec animation.)

MARIETTE, pleurant.

Georges!

GEORGES.

Allons, petite sœur... tu comprends bien que je ne puis refuser la part de danger qu'on m'offre.

MARIETTE.

Sans doute... Oh! si j'étais un homme... j'irais avec toi et je n'aurais pas peur...

MAC-DOWEL.

Voilà une brave petite femme...

MARIETTE.

Mais Valentin t'accompagnera.

PAUL, redescendant.

Alerte, mes amis! alerte!

MAC-DOWEL.

Qu'y a-t-il?

GEORGES.

Serions-nous découverts?

PAUL.

On a des soupçons, des craintes; on a pressé la marche du colonel, doublé toutes les étapes; l'escorte, beaucoup plus nombreuse qu'on ne le supposait, l'escorte que nous n'attendions que ce soir, est déjà au bas de la côte.

MAC-DOWEL.

Diable! en plein jour, l'affaire sera plus chaude.

GEORGES.

Tant mieux! la lutte sera plus loyale.

PAUL.

Nos camarades ne sont pas tous arrivés; il y a douze cavaliers à démonter, et nous ne sommes que six.

MAC-DOWEL.

Sept, avec moi.

TOUS.

Avec vous?

MAC DOWEL.

Je n'ai la goutte qu'aux jambes, et il ne s'agit pas de courir. Vive Dieu! messieurs, trois Anglais ont sauvé monsieur de Lavalette, et un Écossais, même goutteux, vaut bien trois Anglais...

PAUL.

Des armes!

MAC-DOWEL.

J'ai mes pistolets, et ils sont bons.

PAUL, à Georges.

Et toi?

MARIETTE.

Tiens, Georges, voici la carabine de Valentin. (Elle la lui donne.)

GEORGES.

Partons!

MARIETTE, se disposant.

Partons!

GEORGES.

Toi, Mariette?

MARIETTE.

Je ne te quitte pas; si tu étais blessé?

GEORGES.

Mariette, tu es mère; je te défends de nous suivre... La prière protége aussi; prie, ma sœur... Prie, non pas pour moi, mais pour la noble victime que nous allons disputer aux juges du maréchal Ney et de Labédoyère... En avant, mes amis!

TOUS.

En avant! (Ils sortent en courant. Mac-Dowel les suit, et Mariette tombe à genoux.)

ACTE III.

Au château d'Angerville. La chambre de Marie. Au fond, un lit. A gauche, un pan coupé, une fenêtre avec balcon; du même côté, au deuxième plan, une porte sur un escalier de service; dans le pan coupé à droite, la porte qui conduit aux appartements. Au premier plan, à droite, un petit oratoire, dans lequel il y a un prie-Dieu. L'oratoire est fermé sur la chambre de Marie par une draperie et ouvert face au public.

SCENE I.

CLÉMENTINE, UNE FEMME DE CHAMBRE, MARIE.

CLÉMENTINE, suivie de la Femme de chambre.

Vous dites, Cécile, que ma fille vous a recommandé de guetter mon retour au château, et qu'elle me prie de l'attendre ici, dans sa chambre?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame.

CLÉMENTINE.

C'est étrange! Que s'est-il donc passé, en mon absence? Allez, Cécile; allez vite prévenir Marie de mon arrivée.

LA FEMME DE CHAMBRE, qui se disposait à sortir vers la gauche.

Voici mademoiselle.

MARIE, entrant vivement.

Ah! je ne m'étais pas trompée... Te voilà, ma mère... Laissez-nous, Cécile.

SCENE II.

MARIE, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE.

Ce mystère m'inquiète. Dis-moi bien vite, Marie, si c'est pour toi-même que j'ai quelque chose à craindre?

MARIE.

Pour moi? Oh! non... Au contraire: sans l'affreuse nouvelle que je viens d'apprendre, je serais bien heureuse aujourd'hui.

CLÉMENTINE.

Une affreuse nouvelle, dis-tu? Je la connais... Dans le château où j'étais en visite, on n'a parlé que de l'arrestation du colonel Dauberval et de sa prochaine condamnation.

MARIE.

Pauvre mère! De quel coup tu as dû être frappée! c'était pour

l'adoucir ce terrible coup que je voulais te voir la première... Ensemble nous pouvons pleurer sur le malheureux qu'on veut sacrifier; mais il fallait que nous fussions seules pour cela. La rigueur politique de M. d'Angerville ne nous l'eût pas permis, devant un étranger surtout!

CLÉMENTINE.

Un étranger?

MARIE.

Oui, un certain comte Valledo, à qui mon père a fait la réception la plus empressée... Il a beaucoup insisté pour te voir; heureusement, il ne soupçonne pas ton retour; sa présence te serait trop pénible... C'est un des accusateurs de M. Dauberval... Il se rend à Lyon pour assister le grand prevôt dans le jugement du colonel; et, ce qu'il y a de plus horrible, ma mère, c'est que ce comte Valledo a été le frère d'armes et l'ami de celui qu'il va condamner.

CLÉMENTINE.

Son ami?... La dernière fois que j'ai vu monsieur Dauberval, il y a un an, à Ligny, il m'a parlé en effet d'un étranger au service de la France avec qui il était lié d'amitié... Il m'a dit son nom... son nom que je n'oublierai jamais... Ce n'était pas Valledo.

MARIE.

Tu veux sans doute parler du dépositaire des dernières volontés du colonel? Pourquoi donc n'y peux-tu penser sans être émue et tremblante?

CLÉMENTINE.

C'est qu'il a peut-être encore entre les mains, cet homme, un secret d'où dépendent mon avenir et le tien.

MARIE.

Mais qu'est-ce donc, ma mère?

CLÉMENTINE.

Ne me le demande pas..... Mais puisse le ciel, chère Marie, te donner à celui que ton cœur aura choisi... Puisses-tu n'avoir jamais à sacrifier ou ton amour ou ton devoir!

MARIE.

Rassure-toi! Il y a en moi une force de résolution qui me met à l'abri d'une telle alternative..... Quand l'heure sera venue, ma mère, je t'ouvrirai mon cœur... Tu décideras de mon sort, et puis je serai à celui que j'aime, ou bien je n'appartiendrai plus qu'à Dieu.

SCENE III.

Les Mêmes, VALLEDO.

VALLEDO, *ouvrant la porte du pan coupé à droite, et s'arrêtant tout à coup.*

Mille fois pardon pour mon indiscrétion, mesdames... Je croyais rentrer chez monsieur le baron d'Angerville, qui écrit au ministre une lettre que je me suis chargé de faire parvenir.

MARIE, *à Clémentine.*

C'est monsieur le comte Valledo, ma mère. (*Clémentine le salue.*)

VALLEDO.

Madame la baronne?..... Ah! je souhaitais ardemment de vous être présenté; je m'estimerais bien heureux si vous vouliez prendre ceci pour un commencement de présentation.

CLÉMENTINE.

Je ne sache pas que monsieur le comte Valledo et moi ayons rien à nous dire.

MARIE.

D'ailleurs, monsieur, ma mère ne reçoit pas chez moi. Et puis, permettez-moi de vous l'apprendre, en entrant ici vous avez fait bien pis que vous tromper de porte... vous avez passé une frontière...

VALLEDO.

Une frontière?

MARIE.

Sans doute... Vous le savez... depuis l'occupation, il y a deux camps en France. Il en est de même chez nous... Le salon de mon père est l'un des deux... ma chambre est l'autre... Tous les vœux qu'on forme là-bas, ici nous prions Dieu de ne pas les exaucer... Vos motifs de joie sont nos sujets de deuil... Enfin vos ennemis sont si peu les nôtres, que tous ceux que vous condamnez nous les glorifions.

CLÉMENTINE.

Marie!

MARIE.

Ne vas-tu pas me désavouer à présent? J'espérais entre nous le même accord touchant que j'ai vu régner entre monsieur le comte et mon père..... Ils s'entendaient si bien pour accabler ce pauvre colonel Dauberval!... notre parent... notre ami!... Si ces titres-là n'empêchent pas certaines personnes de l'accuser, ils nous font à nous un devoir de le défendre.

VALLEDO.

Qui vous dit, mademoiselle, que je n'essaierai pas de défendre monsieur Dauberval?

MARIE et CLÉMENTINE.

Vous, monsieur?

MARIE.

Ah! telle n'était pas votre intention tout à l'heure.

VALLEDO.

Peut-être parce que vous n'aviez pas encore plaidé sa cause. (*Bas à Clémentine.*) Je voudrais vous parler du colonel; mais à vous seule, madame.

CLÉMENTINE, *à part.*

A moi?... de lui! (*Haut.*) Marie, va, je te prie, dire à ton père que c'est ici que monsieur le comte attend sa lettre pour le ministre.

MARIE.

Oui, ma mère. (*Bas à Clémentine.*) Ai-je vraiment gagné un des juges de notre ami... ce serait une glorieuse victoire. (*Elle sort.*)

VALLEDO, *à lui-même, la regardant sortir.*

La charmante enfant!... jeune, belle et riche... Décidément voilà la femme et la dot qu'il me faut.

SCENE IV.

CLÉMENTINE, VALLEDO.

CLÉMENTINE.

Vous voulez me parler au nom du colonel Dauberval, dites-vous?

VALLEDO.

Oui, madame, et je bénis le hasard qui m'a permis enfin de me trouver en votre présence...

CLÉMENTINE.

Quel intérêt si grand?

VALLEDO.

Le vôtre, madame la baronne... N'attendez-vous pas depuis longtemps un étranger?

CLÉMENTINE.

C'est vrai... mais ce n'était pas le comte Valledo. Un autre vous aurait-il donc transmis la mission qu'il avait acceptée?...

VALLEDO.

Le dépôt n'a pas changé de mains, mais on a ajouté un nouveau titre au nom du dépositaire... Les circonstances m'ayant obligé à de fréquents voyages hors de France, il ne m'a pas été possible de venir plus tôt vous rendre compte de ce que Dauberval avait placé sous la garde de ma probité et de ma discrétion... Voici vos lettres, madame.

CLÉMENTINE, *surprise.*

Mes lettres!... le colonel ne vous avait-il pas fait promettre de les brûler?...

VALLEDO.

Oui, madame. Mais j'ai compris quels seraient vos doutes et vos terreurs tant que vous n'auriez pas la preuve certaine qu'elles étaient anéanties... j'ai donc précieusement gardé la mystérieuse correspondance pour vous la restituer... En la détruisant vous-même, vous serez bien mieux assurée qu'elle n'existe plus.

CLÉMENTINE, *hésitant.*

Avec ces lettres, il y avait aussi...

VALLEDO.

Un portrait... le vôtre... Une balle l'a brisé sur ma poitrine; c'est sur un champ de bataille que ses débris sont épars... Ainsi, soyez sans crainte, madame, votre secret ne court aucun danger; moi-même, je veux l'oublier.

CLÉMENTINE.

Monsieur... comment vous témoigner ma reconnaissance?

VALLEDO.

Je vous le dirai, madame...

SCENE V.

Les Mêmes, MARIE, LE BARON.

MARIE, *vivement, avec joie.*

Vous avez beau dire, mon père... j'ai passé la frontière... je suis dans mon camp... j'ai le droit de crier victoire!

LE BARON.

Vous oubliez, Marie, que je ne suis pas seul témoin de votre joie inconvenante.

CLÉMENTINE.

En effet, tu es toute rayonnante, ma fille.

MARIE.

Ah! ma mère, si tu savais! quel bonheur!...

Digitized by Google

LE BARON.

Ma fille, parler ainsi, c'est manquer au respect que vous devez à moi, et surtout à monsieur le comte.

MARIE.

Monsieur le comte, mais il sera enchanté aussi, mon père.

VALLEDO.

Moi?...

MARIE.

Certainement, vous voilà hors d'un grand embarras... vous regrettiez d'avoir à juger le colonel.

VALLEDO et CLÉMENTINE.

Eh bien?

MARIE.

Eh bien! le tribunal n'a plus besoin de s'assembler, puisque le prisonnier s'est échappé.

CLÉMENTINE, avec joie.

Ah!... ah! mon Dieu. (Elle se jette au cou de Marie.)

LE BARON.

Serez-vous donc aussi folle que cette enfant, Clémentine? Si c'est pour vous un si grand bonheur d'apprendre qu'un coupable a pu se soustraire à la justice, au moins soyez assez maîtresse de vous-même pour le cacher à ceux qui ont le droit de s'en offenser.

MARIE, pleurant de joie.

Nous ne sommes pas des hommes... nous n'avons de force que contre le malheur... Cacher des larmes de joie... c'est impossible... d'ailleurs, monsieur Dauberval est un de nos parents...

LE BARON, à Valledo.

Parent éloigné de madame la baronne... A ce titre, je ne puis pas absolument déplorer ce qui arrive... mais comme serviteur du roi, nous n'avons pas le droit de nous en féliciter.

MARIE.

Bah! mon père, remercions toujours Dieu, le roi ne le saura pas.

VALLEDO.

Mais comment le prisonnier a-t-il pu s'échapper?

LE BARON.

A la faveur d'une embuscade... d'une attaque à main armée on l'a enlevé à son escorte... C'était un complot formé par je ne sais quelles mauvaises têtes... des jeunes gens, dit-on...

MARIE.

Braves jeunes gens!

VALLEDO, à part.

J'en connais au moins un. (Haut.) Cet événement m'oblige à vous quitter plus tôt que je ne le désirais... il y a des mesures à prendre... des ordres à donner... je ne saurais arriver trop tôt à Lyon.

LE BARON.

La baronne et moi, monsieur le comte, nous vous accompagnerons jusqu'au bout de l'avenue.

VALLEDO.

C'est trop de bonté.

CLÉMENTINE, à part.

Au retour, je brûlerai ces lettres.

LE BARON.

Vous nous reviendrez, j'espère, monsieur le comte.

VALLEDO, après avoir salué.

Oui... je vous en donne ma parole... je reviendrai. (Regardant encore Marie.) Oh! oui, je reviendrai.

MARIE, à elle même, saluant.

Comme il m'a regardée! (Le Baron, Valledo et Clémentine sortent.)

SCENE VI.

MARIE, seule.

Ma bonne mère... qu'elle est heureuse!... ah! pas plus que moi. C'est vraiment fête aujourd'hui, la journée finit aussi bien qu'elle a commencé... Tantôt, chez Mariette, des nouvelles de Georges... Georges qui déjà m'avait si bien protégée, c'est encore lui, aux Tuileries, qui fut notre sauveur. J'ignorais qu'il eût conservé mon souvenir, et lui, en s'exposant à un danger de mort, il savait que c'était pour moi!... Ainsi, dans le même jour, j'apprends que je suis aimée de Georges et que je n'ai plus rien à craindre pour l'ami de mon enfance. Ah! que vous êtes bon, mon Dieu, et que je vous remercie de me donner tant de joie!... Je disais bien; c'est fête aujourd'hui!...

SCENE VII.

MARIE, LA FEMME DE CHAMBRE, puis MARIETTE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Est-ce que mademoiselle a demandé ce soir des échantillons d'étoffe de soie?

MARIE.

Des échantillons?... A pareille heure!... pas du tout.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est qu'il y a là une femme qui prétend que vous l'attendez

MARIE.

Une femme?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, qui se nomme Mariette Valentin.

MARIE.

Mariette... C'est différent, je l'attends toujours... qu'elle vienne. (A elle-même.) Ce ne peut-être que pour me parler de Georges.

MARIETTE, entrant, elle a un carton à la main.

Là! j'étais sûre que mademoiselle voudrait voir mes échantillons.

MARIE.

Oh! tant que vous voudrez. (A Cécile.) Je vous sonnerai pour reconduire madame Valentin.

MARIETTE.

C'est inutile... je connais le chemin à présent, je m'en irai bien toute seule. (La femme de chambre sort.)

SCENE VIII.

MARIETTE, MARIE.

MARIE.

Nous pouvons causer, ma bonne Mariette, personne ne viendra nous interrompre.

MARIETTE.

D'abord, mam'zelle, je dois vous avouer qu'il ne s'agit pas de soieries.

MARIE

Je m'en doutais bien.

MARIETTE.

Tantôt, sur l'album de Georges, vous avez ajouté un dessin.

MARIE.

En effet... le souvenir d'une histoire.

MARIETTE.

Qu'on vous a contée, n'est-ce pas?... Eh bien! je la sais aussi cette histoire: il s'agit d'une belle demoiselle en danger, qui a trouvé asile la nuit chez un jeune officier... Eh bien! service pour service, mam'zelle, confiance pour confiance; ce qu'on a fait pour celle que vous connaissez... je le demande pour quelqu'un qui m'intéresse... La belle demoiselle a passé la nuit dans la chambre d'un jeune homme, je vous supplie de recevoir cette nuit un jeune homme dans la vôtre.

MARIE.

Moi!

MARIETTE.

Il y va de sa vie; car on ne fera pas grâce à ceux qui ont délivré le colonel Dauberval...

MARIE.

Un des sauveurs du colonel!... et vous vous intéressez à lui... C'est Georges, n'est-ce pas?... c'est Georges!

MARIETTE.

Eh bien! oui, c'est lui... pauvre frère, je ne puis le cacher chez moi!.. on le prendrait: on l'y a déjà vu; mais dans le château d'un bon royaliste comme monsieur d'Angerville, il ne court aucun risque... Ce n'est pas ici qu'on s'avisera de le chercher.

MARIE.

Oh! non, sans doute...

MARIETTE.

Eh bien! mam'zelle?

MARIE.

Qu'il vienne.

MARIETTE.

Ici?...

MARIE.

Dame!... amenez-le bien vite.

MARIETTE.

L'amener... mais il est tout arrivé, mam'zelle.

MARIE.

Où cela?...

MARIETTE.

Là, sur le balcon, derrière la fenêtre. (Elle va l'ouvrir.) Viens, mon frère; je te disais bien que mam'zelle d'Angerville te recevrait.

SCENE IX.

MARIE, MARIETTE, GEORGES.

GEORGES, s'élançant dans la chambre.

Grâce vous soient rendues pour votre hospitalité.

MARIE.

A mon tour, Georges, je vous prends sous ma garde.

Digitized by Google

GEORGES, *surpris.*

Marie!

MARIETTE.

Que dit-il?... mais non, c'est son amie... mam'zelle d'Angerville.

GEORGES, *la contemplant.*

Marie!... c'est Marie!...

MARIE.

Mon père, que le roi a anobli, se nomme maintenant d'Angerville; mais moi, Georges, je suis toujours Marie Daunay.

MARIETTE.

Comment! vrai... c'est elle!

GEORGES.

Sur l'honneur, mademoiselle, j'ignorais que je vinsse chez vous.

MARIE.

Êtes-vous donc fâché que ce ne soit pas une inconnue qui acquitte envers vous ma dette?

GEORGES.

Oh! non... mais tenez... ne me demandez pas compte de mes paroles, ma raison ne pourrait vous répondre... toute ma pensée est dans mes yeux... je vous vois, et je ne sais plus si je vis... je ne sais pas si je rêve.

MARIETTE.

Je crois bien, une pareille surprise, il y a de quoi bouleverser l'esprit; heureusement que tu as le temps de revenir à toi... te voilà encore plus en sûreté que je ne croyais... Je retourne à la maison... Valentin va s'occuper des moyens de te faire arriver à Lyon sans danger... je t'avertirai quand tu pourras partir... Au revoir, mam'zelle, et merci, oh! merci! (*Elle sort.*)

SCENE X.

GEORGES, MARIE.

MARIE.

Un grand bonheur nous est arrivé aujourd'hui, monsieur Georges, et c'est encore à vous que ma mère et moi nous le devons.

GEORGES.

Un bonheur?

MARIE.

Je parle de la délivrance du colonel Dauberval.

GEORGES.

D'autres cœurs généreux se sont unis au mien pour cette glorieuse tâche, mademoiselle; mais en me parlant ainsi, vous me rendez jaloux de la part qu'ils ont pu y prendre... je voudrais, au prix de ma vie, en avoir seul assuré le succès.

MARIE.

Oui, je sais que vous êtes facilement prodigue de vos jours... j'en ai eu la preuve, il y a quelques mois, dans la cour des Tuileries.

GEORGES.

C'était une si belle occasion pour mourir!

MARIE.

Encore!... vous méprisez donc bien l'existence?

GEORGES.

Oh! non... on ne méprise pas le trésor qu'on veut donner à ceux qu'on aime...

MARIE.

Vous ne pensez pas assez, monsieur Georges, aux regrets que vous laisseriez après vous.

GEORGES.

Au contraire, mademoiselle, c'est parce que j'ai pensé à mon père, à Mariette, à... enfin, à tous ceux qui veulent me garder un souvenir, que j'ai cédé aux instances de ma sœur d'adoption, et que j'ai eu la faiblesse de venir jusqu'ici réclamer un asile...

MARIE.

Mon Dieu! vous dites cela comme si vous regrettiez de l'avoir trouvé.

GEORGES.

Eh bien! oui, je le regrette.

MARIE.

Quoi que vous puissiez dire, vous ne me ferez jamais trouver regrettable, à moi, le service que vous m'avez si généreusement rendu.

GEORGES.

Quelle différence! En me demandant l'hospitalité, vous placiez votre honneur sous ma garde; en acceptant cet asile, moi, je compromets peut-être votre réputation.

MARIE.

Eh quoi! c'est ce noble sentiment qui a dicté des paroles cruelles... même dans le péril vous ne pensez qu'à moi.

GEORGES.

Eh! puis-je en votre présence avoir une pensée qui ne soit toute à vous, quand l'absence même ne me distrait pas un moment de votre souvenir... Tenez, vous le voyez, mademoiselle, je vous dis des choses que je devrais à peine me dire à moi-même... je ne suis pas maître de mes paroles... Croyez-moi, il faut me laisser partir... je n'ai voulu que rassurer Mariette... il suffit qu'elle me croie en sûreté ici... Eh bien! quand elle reviendra pour me conduire à Lyon, vous lui direz que j'ai trouvé une protection, un guide.... Mais encore une fois, je vous en prie.... laissez-moi.... laissez-moi partir!

MARIE.

Et pourquoi donc, monsieur Georges?

GEORGES.

Pourquoi! parce que cette chambre est la vôtre et que tout ce que j'y vois est à vous, ou c'est vous!... parce que votre souffle se mêle à l'air que je respire... enfin, parce que je souffre ici et que j'y suis trop malheureux!

MARIE.

Un frère peut-il être malheureux, quand sa sœur lui rend avec tant de joie le service qu'elle a reçu de lui?

GEORGES.

Oh! ne vous dites plus ma sœur Marie, je ne suis plus un frère pour vous... ou, plutôt, je ne l'ai pas été un jour, une heure, un instant... votre touchante candeur m'avait inspiré un si doux respect, que mon amour naissant avait toute la pureté de la tendresse fraternelle... vous vous y êtes trompée, je ne m'y trompais pas, moi! Chère Marie, si vous saviez ce que j'ai souffert depuis cette nuit de Sombref! Si vous saviez de combien d'espérances votre souvenir remplissait mon cœur! Nous combattions le lendemain... la France en était à son suprême effort... il fallait vaincre ou succomber... Eh bien, pour la première fois, j'ai tremblé en face de l'ennemi, la crainte de mourir sans vous revoir était mon unique pensée. Ah! j'ai bien senti en vous quittant qu'avec votre image j'emportais en moi le tourment de toutes mes heures, la condamnation de ma vie!

MARIE.

Ainsi, vous ne m'avez dû que des chagrins, Georges?

GEORGES.

Oh! non, du bonheur quand je veillais près de vous... du bonheur encore quand j'ai cru mourir en vous sauvant... et, aujourd'hui même, n'ai-je pas été deux fois heureux et de votre souvenir et de ma lutte périlleuse, pour disputer votre ami à ses bourreaux! Je comprends tous les obstacles qui nous séparent, Marie... Mais je vous ai revue; mais vous m'avez laissé vous dire que je vous aimais... Oh! oui, chère Marie, je vous aime de toutes les forces de mon âme... Vous voyez bien qu'il faut que je parte; un seul mot pourrait me retenir, et jamais vous ne me le direz, ce mot, non, jamais vous ne me direz : moi aussi, Georges, je vous aime.

MARIE, *écoutant.*

Taisez-vous... on vient... c'est mon père!

GEORGES, *à la fenêtre.*

Je puis encore m'enfuir.

MARIE, *l'arrêtant.*

Non, là... là... dans mon oratoire... vous êtes sous ma protection, vous ne sortirez pas!... (*Georges se réfugie dans l'oratoire et ferme la draperie.*)

SCÈNE XI.

MARIE, LE BARON, CLÉMENTINE, GEORGES, *caché.*

LE BARON, *un journal à la main.*

Oui, madame, ma promotion au grade d'officier de l'ordre est dans le journal du soir... cette nouvelle faveur de la cour vous rendra, j'espère, ainsi que ma fille, plus circonspecte à l'avenir dans les témoignages d'intérêt que vous donnez aux rebelles.

MARIE.

Cela ne nous empêchera pas de prier pour que les fugitifs trouvent partout un sûr asile...

LE BARON.

Et dans vos prières, celui que vous nommerez avant tout, c'est le malheureux Dauberval, n'est-ce pas?... Que le ciel le protége, mais qu'il ne vienne pas se cacher chez moi. (*Il s'assied à gauche.*)

MARIE, *avec effroi, à part.*

Il va rester!

CLÉMENTINE.

Qu'as-tu donc, Marie?

MARIE.

Rien, ma mère... (*Bas.*) Je t'en supplie, ne me quitte pas; il faut que je te parle, mais quand nous serons seules.

Digitized by Google

LE BARON, *parcourant son journal.*

Ah! la mort vient de frapper un de nos ennemis!...

GEORGES, *à lui-même.*

Encore une victime à pleurer. (*Il écoute.*)

LE BARON, *lisant.*

« La banqueroute de la maison Gérard et compagnie vient d'atteindre dans sa fortune l'un des plus honorables manufacturiers de Lyon. »

MARIE.

De Lyon?

GEORGES, *à part.*

Qui donc, mon Dieu! qui donc?

LE BARON.

« Cet événement arrivé la veille des échéances, a probablement attaqué dans sa raison celui qui en était victime; nous avons la douleur d'annoncer le suicide de Jacques Thévenin. »

MARIE, *poussant un cri.*

Ah!

GEORGES, *tombant à genoux.*

Mon père! mon père! (*Clémentine entendant le cri de Georges, fait un pas vers l'oratoire, Marie la retient.*)

MARIE, *bas.*

Ma mère, son fils est là.

CLÉMENTINE.

Son fils! (*Marie s'évanouit.*) Marie! ma fille!

LE BARON, *se levant.*

Comprend-on quelque chose à cette enfant... la voilà près de se trouver mal... et cela parce qu'elle a été deux ou trois fois chez ce marchand, malgré moi.

CLÉMENTINE, *suppliant.*

Monsieur!

LE BARON.

Mon Dieu, ma fille, vous vous fournirez chez un autre, voilà tout...

MARIE, *avec prière.*

Mon père... si vous saviez comme vous me torturez... je vous demande grâce!

CLÉMENTINE.

Vous voyez comme elle souffre.

LE BARON.

Je vais appeler Cécile.

CLÉMENTINE.

Non, monsieur; mes soins lui suffisent: rassurez-vous je ne la quitterai que lorsqu'elle sera plus calme. A tout à l'heure, monsieur...

LE BARON.

A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MARIE, CLÉMENTINE, GEORGES, *caché.* (*Marie ouvre la draperie, Georges est resté dans l'attitude du désespoir.*)

MARIE.

Pardon pour mon père, monsieur Georges!

GEORGES, *sortant de l'oratoire.*

Je vous le disais bien, Marie, il fallait me laisser me perdre et mourir. O mon père! je n'aurais vécu que pour toi; pour qui vivrai-je maintenant?

MARIE.

Pour qui?... Pour moi, qui vous aime!

CLÉMENTINE *et* GEORGES.

Marie!

MARIE, *à sa mère.*

Ma mère, je te le disais tantôt : quand l'heure sera venue je t'ouvrirai mon cœur; l'heure est venue, ma mère, celui que j'aime c'est monsieur Georges Thévenin, mon protecteur à Sombref, notre sauveur de la cour des Tuileries, l'un des libérateurs du colonel Daubervel... Patrie, famille, fortune, il perd tout aujourd'hui; qu'il emporte au moins mon amour. Georges, devant Dieu, devant ma mère je vous jure de n'être jamais qu'à vous, et pour gage de ma fidélité je vous donne cet anneau!

GEORGES *regarde Marie et prend l'anneau qu'elle lui donne.*

O Marie! (*Après un nouveau sanglot, il tombe à genoux.*) O mon père! nous serons deux maintenant à prier pour toi.

ACTE IV.

Un salon chez M. d'Angerville.

SCÈNE I.

CÉCILE, *puis* D'ANGERVILLE *et* VALLEDO.

CÉCILE, *reconduisant quelqu'un qu'on ne voit pas.*

Soyez tranquille, madame Valentin; aussitôt qu'il y aura du nouveau, j'irai vous prévenir.

D'ANGERVILLE, *entrant avec Valledo par la droite.*

A qui parlez-vous donc, Cécile?

CÉCILE.

A une marchande de soierie, monsieur le baron; elle venait pour savoir à quelle époque on attendait madame et mademoiselle. J'ai répondu à madame Valentin que je l'ignorais... (*D'Angerville renvoie Cécile d'un geste.*)

VALLEDO.

Madame Valentin... c'est, je crois, une parente de ce jeune homme compromis un instant dans l'affaire Daubervel.

D'ANGERVILLE.

Monsieur Georges Thévenin?

VALLEDO.

Il devait être au nombre des insurgés qui, au péril de leurs jours, ont attaqué l'escorte de Daubervel et ont permis à ce malheureux de gagner la frontière... La mort presque subite du colonel a mis fin aux poursuites... D'ailleurs on n'avait que des indices, les preuves manquaient.

D'ANGERVILLE.

J'en suis bien aise pour ce jeune homme.

VALLEDO.

Vous le connaissez?

D'ANGERVILLE.

Je ne l'ai jamais vu... Monsieur Georges Thévenin, je l'ai su, a rendu un service signalé à madame d'Angerville et à Marie... un soir dans la cour des Tuileries...

VALLEDO.

J'ai entendu parler de cet accident... tout autre à la place de monsieur Thévenin eût agi comme lui... il a eu le bonheur de se trouver là... voilà tout.

D'ANGERVILLE.

Sans doute... pourtant je m'intéresse à ce pauvre jeune homme; s'il n'a plus à craindre la cour prévôtale, il est sous le coup des poursuites des créanciers de son père, monsieur Thévenin, mort insolvable et dont il a accepté la succession... On appelle cela de la délicatesse, de la loyauté, c'est de la folie... Voilà un jeune homme dont l'avenir est perdu... Je l'aurais aidé volontiers, à cause de cet accident des Tuileries; mais il s'agit de sommes importantes, et un père ne se démunit pas de son argent au moment de marier sa fille; n'est-ce pas, mon gendre?

VALLEDO.

Vous me donnez un titre que j'ambitionne depuis que j'ai vu votre adorable fille... Êtes-vous sûr que madame la baronne et mademoiselle Marie approuveront ce que vous avez résolu?

D'ANGERVILLE.

Mon cher comte, lorsque je commande ici, on ne sait qu'obéir. Après la mort de Daubervel, parent de ma femme et notre ami, Clémentine, déjà souffrante, tomba sérieusement malade. Les Eaux-Bonnes lui furent ordonnées, et elle est partie avec sa fille il y a deux mois. Pour le rétablissement d'une santé si chère, j'ai dû me résigner à cette absence; mais maintenant que Clémentine est mieux, et qu'elle peut sans danger revenir à Lyon, je lui ai écrit que je l'attendais aujourd'hui; que j'avais même invité quelques amis pour fêter son retour. Je l'ai priée de prendre la poste, de doubler quelques relais, de façon à être ici avant trois heures. (*Bruit de voiture.*) Tenez, trois heures vont sonner, et une chaise de poste entre dans la cour..... C'est ma femme et ma fille qui arrivent.

VALLEDO.

Vous croyez?

D'ANGERVILLE.

J'en suis sûr.

VALLEDO, *qui est remonté vers le fond.*

C'est vrai!

D'ANGERVILLE.

Ne restez-vous pas pour saluer ces dames?

VALLÉDO.

Je ne suis pas présentable. Je reviendrai à l'heure convenue... D'ici là, plaidez ma cause, baron.

D'ANGERVILLE.

Elle est gagnée, mon cher comte. (Vallédo sort par le fond.)

SCÈNE II.

D'ANGERVILLE, puis CÉCILE, CLÉMENTINE, MARIE.

D'ANGERVILLE.

Je veux ce mariage. Avec ma fortune et le crédit du comte, je dois enfin arriver à la pairie. Vallédo est encore un beau cavalier; c'est donc un parti tout à fait convenable.

CÉCILE, annonçant Clémentine et Marie.

Monsieur est au petit salon.

MARIE, allant à lui et l'embrassant.

Mon père!

D'ANGERVILLE.

Je vous attendais (Tendant la main à Clémentine.) Vous êtes encore bien faible, ma chère amie; vous m'aviez écrit cependant que votre santé... (Il la fait asseoir.)

CLÉMENTINE.

Elle est à peu près rétablie...

MARIE.

Grâce aux soins d'un charmant docteur, monsieur Paul Frémont, que notre bonne étoile nous a fait rencontrer aux eaux où il avait accompagné un malade... Le docteur aurait désiré que ma mère prolongeât encore son séjour.

CLÉMENTINE.

Mais vous me rappeliez, monsieur le baron, et nous sommes parties.

D'ANGERVILLE.

Merci; vous avez compris que notre séparation m'était pénible... Puis... il s'agit d'une affaire que je crois fort avantageuse, et qui ne pouvait se conclure en votre absence. (Bruit de voiture.)

CÉCILE, rentrant avec des cartons.

Voilà encore une chaise de poste qui arrive.

D'ANGERVILLE.

Une chaise de poste!... Qui peut-elle nous amener? Je n'attends personne.

UN DOMESTIQUE, apportant une carte.

Pour monsieur le baron.

CÉCILE, bas, à Marie dont elle prend le chapeau.

Je connais quelqu'un que votre retour va enchanter.

MARIE.

Qui donc?

CÉCILE.

Madame Valentin.

MARIE.

Mariette! (A part.) Avait-elle donc des nouvelles de Georges? Oh! je la verrai aujourd'hui même.

D'ANGERVILLE, lisant le nom gravé sur la carte.

Sir Mac-Dowel, baronnet... Je ne connais personne de ce nom.

CLÉMENTINE, regardant Marie.

Monsieur Mac-Dowel ici!

MARIE.

C'est le malade de monsieur Paul Frémont, un original qui nous forçait à rire là-bas quoique nous n'en eussions guère envie.

CLÉMENTINE.

Son âge et ses manières distinguées nous avaient permis de l'accepter pour notre cavalier... et vous lui devez des remercîments, monsieur le baron, pour la bienveillance qu'il nous a toujours témoignée.

D'ANGERVILLE.

Faites entrer sir Mac-Dowel (Le Valet sort.)

MARIE.

Il ne nous avait même pas dit qu'il dût quitter les eaux... nous l'y croyions encore; mais sir Mac-Dowel ne fait rien comme les autres.

LE VALET, annonçant.

Sir Mac-Dowel, le docteur Paul Frémont.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAC-DOWEL, PAUL.

MARIE, avec joie.

Le docteur aussi!

D'ANGERVILLE, allant au-devant de Mac-Dowel et de Paul.

Sir Mac-Dowel, monsieur le docteur; madame la baronne a pu m'apprendre déjà que je suis votre obligé. Soyez donc, messieurs, les bienvenus chez moi.

PAUL.

Monsieur le baron, je vous prie d'abord d'excuser ce que notre visite a d'extraordinaire... d'inconvenant peut-être. La pensée de me présenter ainsi et dans un pareil moment ne me serait jamais venue.

MAC-DOWEL.

Mon cher docteur, saluez ces dames, et laissez-moi m'excuser moi-même... cela ne me sera pas difficile, si monsieur le baron a voyagé dans les trois royaumes.

D'ANGERVILLE, le faisant asseoir.

Je suis allé deux fois à Londres.

MAC-DOWEL.

Alors vous savez ce qu'est pour nous autres enfants de la Grande-Bretagne, une gageure, un pari. Eh bien, j'avais parié avec monsieur que voilà, mon médecin, mon ami... j'avais parié, dis-je, qu'aujourd'hui dimanche, 6 septembre, nous aurions la faveur de dîner avec madame et mademoiselle... Madame d'Angerville avait été si gracieuse pour moi, si indulgente pour ce qu'on appelle mes excentricités, que j'espérais bien qu'elle accepterait l'invitation d'un barronet hors d'âge et goutteux... Hier matin, au moment de me présenter chez ces dames, j'apprends que, rappelées par vous, elles sont parties dans la nuit. « Vous avez perdu, me dit monsieur Paul. — Pas encore! » m'écriai-je. Madame la baronne avait cinq heures d'avance sur moi; mais je brûle le pavé, quand je cours la poste. Nous partons ventre à terre. Au troisième relai, un des chevaux s'abat. Je le paye, et je le laisse sur la route... Plus loin, le timon se brise, je défends qu'on s'arrête; les chevaux s'emportent, j'y comptais bien, et je gagne une heure; enfin, cette nuit, notre chaise verse et reste sur le côté... A ce moment passe une excellente berline, contenant deux voyageurs parfaitement endormis... J'arrête la berline, j'éveille les voyageurs, je leur propose de changer de voiture. Ils me rient au nez... Je leur offre cent livres sterling et ma chaise par-dessus le marché... J'avais affaire à deux juifs allemands, qui, trouvant le troc avantageux, acceptent... Ils descendent; nous montons; les chevaux ne courent pas, ils volent; je heurte, j'accroche, je renverse, mais j'arrive à temps, je crois, pour dîner avec ces dames, si pourtant vous voulez bien me faire l'honneur de m'inviter... Voyons, ai-je gagné mon pari, monsieur le baron?

D'ANGERVILLE.

Complétement gagné... Ce sera une bonne fortune pour ces dames de retrouver à Lyon leur obligeant cavalier des eaux. (A Paul.) Pour moi, monsieur, je m'estime heureux de pouvoir dès à présent vous témoigner toute ma reconnaissance pour les soins que vous avez donnés à madame d'Angerville.

MAC-DOWEL.

Il l'a sauvée, monsieur. Il sauve tout le monde. Ce ne sont pas des cures qu'il fait, ce garçon-là, ce sont des miracles... Il m'a fait marcher!.. Tenez, touchez là, monsieur le baron; je crois que nous nous entendrons, et je n'attendrai même pas le dessert pour vous faire ma demande.

D'ANGERVILLE.

Votre demande?

CLÉMENTINE, bas, à Paul.

De quoi s'agit-il?

PAUL, bas.

Je ne sais... De quelque nouvelle extravagance, sans doute.

D'ANGERVILLE.

Je vous écoute, monsieur.

MAC-DOWEL.

On vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais un original?..... un fou, peut-être! Savez-vous pourquoi j'ai cette réputation?... Parce que dans ce monde de faux dehors et de trompeuses apparences, je parle toujours vrai et vais droit au but... Vous allez en avoir la preuve, monsieur d'Angerville : j'ai trois mille arpents de bois et de plaine en Écosse, un hôtel à Édimbourg, un hôtel à Londres, et j'en aurai un à Paris; avec cela quelque chose comme quatre millions sur la banque d'Angleterre; enfin, cinquante-sept ans, la goutte, et je vous demande la main de votre fille.

D'ANGERVILLE et CLÉMENTINE.

De ma fille!

MARIE, riant.

Ma main!

Digitized by Google

PAUL, vivement.

C'est trop fort! Vous voulez vous marier, vous? Je vous le défends.

MAC-DOWEL.

Me marier! Allons donc!... J'aime trop mademoiselle pour lui jouer ce vilain lour-là.

D'ANGERVILLE.

Alors pour qui donc parlez-vous, monsieur?

MAC-DOWEL.

Vous allez le savoir. (A Marie.) Mademoiselle... j'ai l'honneur de vous annoncer que monsieur est amoureux de vous. (A M. d'Angerville.) Monsieur Paul Frémont sera mon héritier. Madame la baronne, c'était pour faire la demande en mariage que je voulais solliciter la faveur de dîner avec vous.

PAUL, avec embarras.

Monsieur..., mademoiselle..., croyez bien que j'ignorais... que je n'ai nullement autorisé monsieur Mac-Dowel...

MAC-DOWEL.

Ai-je menti?

PAUL.

Non... mais...

MAC-DOWEL.

Chut! Vous n'avez plus rien à dire à présent; c'est à monsieur le baron à nous répondre.

D'ANGERVILLE.

Sir Mac-Dowel, je crois à tout le bien que je sais déjà de monsieur Paul Frémont; mais je crains que votre demande, toute honorable qu'elle est pour nous, n'arrive trop tard.

TOUS.

Trop tard!

D'ANGERVILLE.

Nous causerons de cela; vous devez être épuisé de fatigue, nous ne dînerons que dans trois heures. Madame la baronne va donner des ordres pour qu'une collation vous soit servie.

MAC-DOWEL.

Il me faut une réponse catégorique, monsieur le baron.

D'ANGERVILLE.

Vous l'aurez... Mais vous me donnerez bien jusqu'à ce soir. Tenez, madame la baronne attend votre bras pour passer avec vous dans le salon. Monsieur le docteur, nous vous attendons.

PAUL, s'inclinant.

Monsieur...

MAC-DOWEL, bas, à d'Angerville.

Ne le pressez pas trop de venir avec nous... Il me tient au régime. Quand il est la, je n'ose pas boire, et le champagne est si bon en France! (Il sort avec d'Angerville et Clementine.)

SCENE IV.

PAUL, MARIE. (Marie va suivre sa mère; Paul la retient.)

PAUL.

Pardon, mademoiselle.

MARIE.

Vous voulez me dire, n'est-ce pas, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vient de nous conter ce digne baronnet.

PAUL.

Je ne lui avais rien dit, rien avoué..... mais s'il avait deviné juste...

MARIE.

Je le regretterais, monsieur Frémont: laissez-moi croire que le sentiment que sir Mac-Dowel a pris pour de l'amour n'est qu'une amitié sincère, dévouée... Oh! laissez-moi croire cela... Je repousserais l'amour... j'accepterai franchement, joyeusement l'amitié.

PAUL.

Ainsi, vous me refusez même l'espérance?

MARIE.

Je le dois... J'aime, monsieur Frémont, et j'aime pour la vie... Vous voyez que je vous traite déjà en ami; je n'ai plus de secrets pour vous.

PAUL.

Oh! qu'il est heureux celui que votre cœur a choisi!

MARIE, soupirant.

Lui! Il est ruiné, proscrit, et ne reverra peut-être plus la France.

PAUL.

Proscrit!

MARIE.

Pour avoir aidé à la délivrance du colonel Dauberval...

PAUL.

Mais je dois le connaître, alors...

MARIE.

Vous connaissez Georges?

PAUL.

Georges Thévenin! C'est mon compagnon d'armes, mon meilleur ami.

MARIE.

Vous êtes l'ami de Georges! (Elle lui tend la main.)

PAUL.

Georges... noble cœur! bien digne du vôtre... Oh! de ce moment, mademoiselle, oubliez ce qu'a pu dire sir Mac-Dowel, ce que j'ai dit moi-même; l'espoir insensé qu'un moment j'avais conçu s'est évanoui déjà comme un songe que le réveil efface... Oh! oui, vous oublierez, vous me pardonnerez; je ne serai jamais pour vous un imposteur, un indifférent... Je suis l'ami de Georges! Vous m'écouterez vous parler avec confiance, avec bonheur. Je ne vous parlerai jamais que de lui... Et d'abord, laissez-moi vous apprendre que Georges a pu rentrer en France, car les poursuites commencées contre les libérateurs du colonel Dauberval ont été abandonnées.

MARIE.

Georges en France, près de moi peut-être!...

PAUL.

Je le saurai aujourd'hui, tout à l'heure... Avant de me rendre à l'invitation de monsieur d'Angerville, j'aurai le temps de courir jusqu'à Limonest.

MARIE.

Chez Mariette?

PAUL.

Mariette Valentin...

MARIE.

C'est bien cela...

PAUL.

Voyez comme nous nous entendons déjà. Je pars.

MARIE, lui tendant la main.

Merci.

SCENE V.

LES MÊMES, MAC-DOWEL.

MAC-DOWEL.

Bravo! pendant que les grands parents réfléchissent là-dedans, vous vous entendez ici.

MARIE.

Oui, pour ne pas nous marier.

MAC-DOWEL.

Mais, mademoiselle, vous donniez la main à mon docteur?

MARIE.

Je lui donnais une commission.

MAC-DOWEL.

Une commission?

PAUL.

Et je n'ai bien juste que le temps de m'en acquitter... Venez, sir Mac-Dowel... votre berline est encore dans la cour. Vous allez ma conduire...

MAC-DOWEL.

Où donc?

PAUL.

A Limonest.

MAC-DOWEL.

Qu'allez-vous faire là?

PAUL.

Chercher mon rival.

MAC-DOWEL.

Pour vous battre? Je vous le défends!

PAUL.

Pour l'embrasser!

MAC-DOWEL.

Ah çà! vous n'aimez donc plus mademoiselle?

PAUL, à demi-voix.

Je l'adore... mais à présent, sir Mac-Dowel, je me tuerais plutôt que de l'épouser...

MAC-DOWEL.

Voilà un raisonnement que je ne comprends guère.

PAUL.

A tout à l'heure. (A Mac-Dowel.) Venez; mais venez donc. (Il entraîne Mac-Dowel.)

SCENE VI.

MARIE, puis CÉCILE.

MARIE.

Excellent jeune homme! entre nous il ne sera plus jamais question d'amour, j'en suis sûre... Qu'a donc voulu dire mon père... votre demande arrive trop tard... aurait-il quelque projet d'alliance... oh! je résisterai!... Et ma mère qui sait mon secret, ma mère me soutiendra... Monsieur d'Angerville n'a voulu sans doute qu'adoucir un refus... oui... ce doit être cela.

CÉCILE, paraissant à droite.

Vous êtes seule, mademoiselle?

MARIE.

Oui... pourquoi?

CÉCILE.

C'est qu'on vient de me donner une lettre que je ne devois remettre qu'à vous.

MARIE.

Une lettre...

CÉCILE.

Oh! elle est d'une femme, sans cela je ne me serais pas permis...

MARIE.

Enfin, qui vous a chargée de ce message?

CÉCILE.

Madame Valentin.

MARIE.

Mariette! (Prenant la lettre.) Donnez donc... Madame Valentin viendra sans doute chercher ma réponse à ce billet... venez me prévenir alors, et tout de suite, entendez-vous bien? tout de suite... allez.

CÉCILE.

Ça suffit, mademoiselle. (Elle sort.)

SCENE VII.

MARIE, seule.

Bonne Mariette! elle me parle de lui... Lisons vite! « Votre » retour était bien impatiemment attendu... on veut vous voir, » vous parler pour la dernière fois peut-être... » (Parlant.) Pour la dernière fois!... (Lisant.) » Quand vous serez seule, bien seule... » levez à demi la jalousie de la fenêtre donnant sur la rue Henri. » (Désignant la chambre à gauche.) Celle-ci. (Lisant.) » Depuis votre arrivée » on ne perd pas des yeux cette fenêtre... on apercevra donc » votre signal. » (Parlant.) Ce signal, c'est Mariette qui l'attend... il faut le donner à l'instant.. (Elle entre un moment dans la chambre à gauche, puis reparaît aussitôt.) Je n'avais pas tout lu. (Lisant.) « Je n'ai plus » d'espoir qu'en vous... Si vous aviez tardé de quelques jours en» core, vous n'auriez pas revu mon frère. » (Parlant.) Ne plus le revoir, lui... Georges; et monsieur Frémont m'assurait tout à l'heure...»

SCENE VIII.

MARIE, UN VALET, puis GEORGES.

MARIE, au valet.

Que voulez-vous? je n'ai pas sonné.

LE VALET.

Un commis en soierie est là qui demande à parler à mademoiselle.

MARIE.

Un commis... je n'y suis que pour madame Valentin.

LE VALET.

C'est justement madame Valentin qui l'envoie.

MARIE, à part.

C'est son mari, sans doute. (Haut.) Faites entrer ce commis. (Seule un moment.) Valentin va m'expliquer... (Georges vêtu très-simplement, et portant une pièce d'étoffe, entre à la suite du valet. Marie reconnaissant Georges.) Georges!

LE VALET, à Georges.

Voici mademoiselle.

MARIE, se contenant.

C'est bien, Joseph... allez, et ne laissez plus entrer ici que ma mère?

LE VALET.

Oui, mademoiselle.

SCENE IX.

MARIE, GEORGES.

MARIE.

Georges, pourquoi donc avoir pris un prétexte pour vous présenter ici... Mon protecteur de Sombref, notre sauveur des Tuileries, ne doit-il pas toujours être bien accueilli à l'hôtel d'Angerville?

GEORGES.

Mademoiselle, je n'ai pris pour être admis ni prétexte, ni déguisement, je suis en effet ce que je parais être, un pauvre commis aux gages du successeur de mon père. Si je suis venu ici, si j'ai voulu vous voir, c'est que j'avais une restitution et un adieu à vous faire.

MARIE.

Une restitution... un adieu? je ne vous comprends pas... et d'abord, asseyez-vous... votre pâleur m'épouvante.

GEORGES.

Votre bonté m'encourage, et j'aurai, je pense, assez de force pour vous dire ce qui m'amène.

MARIE.

Je vous écoute, mon ami.

GEORGES.

Grâce à l'asile que vous m'aviez accordé au château d'Angerville, grâce au zèle de deux amis dévoués, j'avais pu gagner la frontière; une somme d'argent me fut envoyée par Mariette et me fit vivre jusqu'au jour où il m'a été permis sans danger de revenir à Lyon. J'appris en arrivant que Valentin et sa femme avaient vendu leur petite chaumière de Limonest... c'était le prix tout entier de cette chaumière qu'ils m'avaient envoyé.

MARIE.

Dignes cœurs!

GEORGES.

Par leurs soins, nos créanciers avaient appris déjà que, malgré ma misère, je n'entendais pas profiter du bénéfice de la loi, et que j'acceptais toutes les dettes que m'avait léguées mon père. Le fabricant qui avait pris notre maison me donna une place dans ses bureaux, comme il en avait donné une à Valentin dans ses ateliers. Mais les appointements qu'il pouvait m'allouer ne devaient jamais suffire à remplacer les obligations que je venais de contracter; il le comprit et me proposa de m'envoyer à la Nouvelle-Orléans pour y fonder une maison succursale de la sienne. Il m'offrit une part dans les bénéfices à venir de cette maison. Cette part me permettra d'effacer, je l'espère, jusqu'à la dernière trace d'un passé désastreux. Si je meurs à la peine, ma conscience au moins sera tranquille, car la mort, seule, m'aura empêché d'accomplir ma tâche.

MARIE.

A la Nouvelle-Orléans! sous un climat qui tue!...

GEORGES.

Le désespoir et la honte tuent bien plus sûrement encore.

MARIE.

Vous voulez vous expatrier, Georges... vous n'avez pas songé à moi?

GEORGES.

Laissez-moi mon courage... c'est à présent surtout que j'en ai besoin... Si j'ai supporté le coup qui m'a frappé au château d'Angerville, c'est que vous m'avez dit: Vivez, je vous aime... Si, ruiné, proscrit, j'ai repoussé la pensée du suicide, c'est que votre image était sans cesse devant mes yeux, et votre anneau sur mes lèvres... Mais depuis mon retour à Lyon, à Lyon, où vous n'étiez plus, Marie... pendant votre absence... si longue... j'ai réfléchi. Quand vous m'avez donné cet anneau, quand vous m'avez dit votre main dans la mienne: « Georges, je vous le jure, je ne serai jamais qu'à vous... » vous avez cédé au premier mouvement d'un cœur généreux; vous vouliez alors, vous voulez peut-être encore aujourd'hui tenir votre serment... Je viens vous en relever, mademoiselle.

MARIE.

Non, Georges!

GEORGES, avec désespoir.

Eh! puis-je vous attacher éternellement à ma misère, à ma misère qui ne finira pas; car le travail de dix années, peut-être, doit suffire à peine à combler l'abîme creusé sous mes pas... Jusque-là, je ne puis revenir en France, je ne peux pas vous donner mon nom, car, ce nom serait flétri... Marie, je vous aime, et je vous dégage de votre serment; Marie, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé, et je vous rends votre anneau. (Il porte l'anneau à ses lèvres; puis il le présente à Marie.)

MARIE.

Gardez cet anneau, Georges, gardez-le aussi religieusement que je garderai, moi, mon serment... Mon cœur a compris le vôtre... je n'essaierai donc point de vous retenir... quoique j'en doive souffrir, je me résigne à cette absence; elle ne changera rien à ma résolution. Aujourd'hui, si vous demandiez ma main à monsieur d'Angerville, il repousserait votre demande; mais dans trois ans, Georges, je serai majeure, maîtresse de biens considérables

que m'a légués ma grand'mère; dans trois ans, je serai libre enfin; alors je vous rappellerai, Georges, alors je vous dirai : Mon cœur est toujours à vous, voilà ma fortune, voilà ma main...

GEORGES.

Marie... Marie... je ne puis accepter un pareil sacrifice.

MARIE.

Enrichir ce qu'on aime, c'est du bonheur encore; je remercie Dieu qui me donne ce bonheur-là.

GEORGES.

Oh! Dieu m'a pris en pitié, Marie, et vous êtes un de ses anges. (Il tombe à genoux et baise la main de Marie.)

MARIE, vivement.

Quelqu'un! (Georges se relève, monsieur et madame d'Angerville paraissent.)

SCENE X.

Les Mêmes, CLÉMENTINE, D'ANGERVILLE.

D'ANGERVILLE.

Un étranger...

CLÉMENTINE, allant à Georges.

Monsieur le baron, monsieur Georges Thévenin ne peut être un étranger pour vous... nous lui devons la vie.

D'ANGERVILLE.

Monsieur Thévenin...

MARIE.

Au moment de quitter la France pour aller tenter la fortune aux États-Unis, monsieur Georges était venu prendre congé de ma mère.

D'ANGERVILLE.

Monsieur Thévenin, vous auriez dû me mettre plus tôt à même de vous témoigner ma reconnaissance; dans la position où vous avaient placé de tristes circonstances, j'aurais été heureux, croyez-le, de vous prouver quel prix j'attachais au service que vous avez rendu à notre famille.

GEORGES.

J'en suis trop payé, monsieur le baron, par les paroles bienveillantes qu'il vous plaît de m'adresser.

D'ANGERVILLE.

Vous avez pris une courageuse résolution, et qui fait honneur à votre caractère.

CLÉMENTINE.

Nos vœux vous suivront, monsieur.

D'ANGERVILLE.

Je voudrais faire pour vous, monsieur Thévenin, plus que des vœux; si mon concours vous pouvait être utile, réclamez-le, il vous est assuré d'avance.

GEORGES, qui a repris son paquet de solarie et son chapeau.

Merci, monsieur le baron, merci, madame... Pour accomplir la tâche qui m'est donnée, il ne me faut que du courage; j'ai craint un moment de le voir faillir, mais j'en aurai maintenant.

MARIE, à part.

Pauvre Georges!

CLÉMENTINE.

Vous partez?...

GEORGES.

Dans trois jours, madame, et j'emporterai avec moi ce qui ravive le cœur et double les forces... des souvenirs... et l'espérance. (Il salue et sort accompagné jusqu'au seuil par d'Angerville.)

MARIE, bas à Clémentine.

Oh! ma mère! que je voudrais pouvoir pleurer!

CLÉMENTINE, haut.

Marie... Monsieur d'Angerville attend du monde ce soir... tu ne peux paraître au salon avec cette toilette de voyage... rentre dans ta chambre, tu appelleras Cécile pour qu'elle vienne t'habiller.

MARIE, bas.

Merci... merci, ma mère. (Elle sort par une porte latérale.)

SCENE XI.

CLÉMENTINE, D'ANGERVILLE.

D'ANGERVILLE, à lui-même.

Je veux être utile à ce jeune homme. (Allant à sa femme.) Clémentine, nous avons à causer sérieusement.

CLÉMENTINE.

De quoi donc, monsieur?

D'ANGERVILLE.

De l'avenir de notre fille... Je la marie...

CLÉMENTINE, à part.

Oh! mon Dieu! (Haut.) Sans la consulter?...

D'ANGERVILLE.

Nous devons faire le bonheur de notre enfant, même malgré elle... Je ne prévois d'ailleurs aucun obstacle de la part de Marie; l'époux que je lui destine est jeune encore, fort bien vu à la cour, en position de tout obtenir pour lui et pour les siens... J'ai engagé ma parole, et dans trois jours, Marie sera comtesse de Valledo.

CLÉMENTINE.

C'est à monsieur Valledo que vous voulez donner notre fille?

D'ANGERVILLE.

Il aime Marie, il m'a demandé sa main et a déjà mon consentement; les convenances exigent qu'il vienne solliciter le vôtre... qui lui est accordé d'avance, n'est-ce pas?

CLÉMENTINE.

Non, monsieur.

D'ANGERVILLE.

Vous dites?...

CLÉMENTINE.

Je dis que j'ai fait vœu de ne jamais contrarier le cœur de Marie... je repousserai donc la demande qui me sera faite, car je sais que Marie n'aime pas monsieur de Valledo, enfin je sais qu'elle en aime un autre.

D'ANGERVILLE.

Un autre!

CLÉMENTINE.

Rassurez-vous, monsieur; ma fille ne pouvait faire un choix qui fût indigne d'elle... Les circonstances, je le sais, rendent impossible en ce moment tout projet d'alliance; mais une fortune perdue peut se refaire, et si Dieu est juste, monsieur Georges Thévenin reviendra riche et vous ne lui refuserez pas alors la main de Marie qu'il a sauvée?

D'ANGERVILLE.

C'est monsieur Georges qu'aime Marie!... monsieur Georges, un bonapartiste compromis, monsieur Georges Thévenin, le fils d'un failli! allons donc, madame!

CLÉMENTINE, à part.

Pauvre Marie!

D'ANGERVILLE.

Cet amour-là n'est pas dangereux, car il n'a pas d'avenir... Monsieur Thévenin, plus raisonnable que vous, l'a bien compris et il part pour ne pas revenir... Ne parlons plus de ce roman, de cet enfantillage... je tiendrai compte, comme je le dois, à monsieur Thévenin du service que le hasard lui a permis de vous rendre, puis une fois quitte envers lui, j'espère que son nom ne sera plus même prononcé ici.

LE VALET, annonçant.

Monsieur le comte Valledo.

SCENE XII.

Les Mêmes, VALLEDO.

D'ANGERVILLE.

Entrez, mon cher comte... j'ai déjà plaidé pour vous, mais je vous en avertis, vous aurez encore un rude combat à soutenir... une mère à laquelle on veut enlever sa fille se révolte et résiste comme l'avare à la pensée de se dessaisir de son trésor... rassurez donc la tendresse trop inquiète de madame la baronne... moi, je vais faire appeler Marie dans mon cabinet... Triomphez ici, mon cher Valledo, je vous réponds que de mon côté j'aurai tout à l'heure une victoire à vous annoncer... (Il sort.)

SCENE XIII.

VALLEDO, CLÉMENTINE.

VALLEDO.

Ainsi, madame, quand j'espérais trouver en vous une puissante auxiliaire, c'est une ennemie que je rencontre.

CLÉMENTINE.

Une ennemie! vous vous trompez, monsieur, je ne veux pas que, sans la consulter, on dispose du sort de ma fille... voilà tout.

VALLEDO.

Fort bien... mais si pour décider mademoiselle Marie à m'accorder sa main, il fallait vous joindre à monsieur le baron, interposer votre autorité, le feriez-vous, madame?

CLÉMENTINE.

Non, monsieur!

VALLEDO.

Vous le ferez, madame.

Digitized by Google

CLÉMENTINE.

Jamais.

VALLEDO.

Vous le ferez, aujourd'hui, tout à l'heure... Écoutez-moi bien : j'aime mademoiselle Marie, j'ai résolu qu'elle serait ma femme, et à tout prix j'accomplis ce que j'ai résolu. Lorsqu'il y a quelques mois je vous remis la correspondance mystérieuse dont j'étais dépositaire, je sauvai votre honneur, je sauvai l'avenir de votre fille; car si une des lettres que je possédais était tombée au pouvoir de votre mari, honneur, avenir étaient à jamais perdus... Vous le saviez, madame; pour racheter et anéantir ces lettres vous auriez donné tout votre sang, et votre reconnaissance ne pourrait, disiez-vous alors, jamais assez payer le service que je vous rendais... Votre reconnaissance est par trop oublieuse, madame, elle a fini, je le vois, avec le danger... mais êtes-vous bien certaine que le danger ait entièrement disparu?

CLÉMENTINE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

VALLEDO.

Je dis que connaissant bien le cœur des femmes, j'avais pris mes précautions. Je dis que je suis toujours maître de votre secret. Pour devenir l'époux de mademoiselle Marie, je prévoyais que votre appui me serait nécessaire et j'ai voulu m'assurer cet appui... Trois lettres et un portrait sont restés dans mes mains... ces lettres et ce portrait seront remis à Marie... à ma fiancée au sortir de l'église ou tout à l'heure à M. d'Angerville.

CLÉMENTINE.

Infâme!

VALLEDO.

Parlez plus bas, madame... (Désignant la droite.) De cette chambre ne peut-on pas nous entendre...

CLÉMENTINE.

Ainsi, vous voulez me faire racheter mon repos, ma réputation, au prix du bonheur de Marie... Vous venez dire à une mère : vends-moi ta fille qui est innocente, ou je te perds toi qui fus coupable... Mais pour croire que j'accepterais un semblable marché, vous m'avez donc supposée aussi lâche que vous.

VALLEDO.

Vous hésitez?

CLÉMENTINE.

Je n'hésite pas, monsieur... Que la colère d'un époux outragé me punisse et me frappe, ce sera juste... Allez me dénoncer; que par vous monsieur d'Angerville me maudisse et me chasse de cet hôtel, ce sera son droit; mais jusqu'à ce qu'il ait prononcé mon arrêt, je suis encore ici chez moi, monsieur, et je vous ordonne de sortir!

VALLEDO.

Prenez garde! (D'Angerville paraît au fond donnant le bras à Marie.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, D'ANGERVILLE, MARIE.

D'ANGERVILLE.

Ma chère amie, si vous résistez encore, il vous faudra céder, car nous voilà deux à présent du côté de monsieur le comte.

CLÉMENTINE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

D'ANGERVILLE.

J'attendais impatiemment Marie, que deux fois j'avais fait appeler; quand elle est enfin descendue dans mon cabinet, je lui ai dit que j'avais disposé d'elle... que je la marierais à monsieur de Valledo... et Marie a répondu qu'à moi seul il appartenait de disposer de son sort et qu'elle se soumettrait à ce que j'avais décidé.

CLÉMENTINE.

Vous me trompez, monsieur.

MARIE.

C'est vrai, ma mère.

D'ANGERVILLE, allant à Clémentine.

Vous l'entendez?

VALLEDO, allant à Marie.

Eh quoi! mademoiselle, vous consentez...

MARIE, bas, montrant la chambre à gauche.

J'ai tout entendu, monsieur... je vous donne ma vie pour l'honneur de ma mère.

VALLEDO, à part.

Elle était là!

SCENE XV.

LES MÊMES, MAC-DOWEL, PAUL FRÉMONT.

D'ANGERVILLE, allant au devant de ces messieurs.

Sir Mac-Dowel, je puis maintenant vous dire pourquoi, tantôt, je n'ai pas dû accueillir votre demande; j'avais, sauf le consentement de ma fille, donné ma parole à un autre.

PAUL, à part.

A un autre!

D'ANGERVILLE.

Marie accepte l'époux que j'avais choisi pour elle, et je vous présente, messieurs, la comtesse de Valledo.

PAUL.

Elle!

MAC-DOWEL, bas à Paul.

Que me disiez-vous donc? qu'elle aimait monsieur Georges.

PAUL, bas.

Je crois rêver!

MARIE, à part et chancelant.

Je me sens mourir.

CLÉMENTINE, effrayée.

Marie... ma fille... si on t'impose ce mariage, rassure-toi, il faut que je t'approuve aussi, et ni menaces ni violence ne pourront me contraindre, moi!...

MARIE.

Ma mère, c'est librement, c'est de mon plein gré que j'obéis à monsieur d'Angerville... Ma mère, ma bonne mère... regarde... je n'ai pas de larmes dans les yeux... Je suis heureuse, bien heureuse... je t'aime tant, ma mère! Viens... nous avons des ordres à donner... puis, je n'ai pas encore songé à ma toilette et il ne faut pas nous faire attendre... Mais viens donc... viens donc, ma mère. (Elle l'entraîne à droite; la porte du fond s'ouvre; le domestique paraît et s'arrête sur le seuil.)

PAUL, à part.

Il se passe quelque chose d'étrange.

SCENE XVI.

MAC, PAUL, D'ANGERVILLE, JOSEPH, LE VALET, puis GEORGES.

D'ANGERVILLE, allant à Joseph.

Ah! Joseph c'est vous?... avez-vous fait ce que je vous avais dit? avez-vous trouvé ce jeune homme?

LE VALET.

Oui, monsieur, j'ai remis votre lettre. Après l'avoir lue, après avoir vu ce qu'elle contenait, monsieur Thévenin s'est levé et m'a suivi... il est là dans la galerie et veut absolument parler à monsieur le baron.

D'ANGERVILLE.

Eh bien, faites entrer monsieur Georges Thévenin.

MAC, PAUL, VALLEDO.

Georges! (Georges paraît au fond.)

PAUL, courant à lui.

Georges, mon ami!

D'ANGERVILLE.

Approchez, monsieur Thévenin.

MAC-DOWEL, à part.

Le pauvre garçon est terriblement changé.

GEORGES.

Monsieur le baron, je viens vous remercier de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

D'ANGERVILLE.

Vous nous aviez quitté si vite, monsieur, que je n'avais pu, comme je le désirais, vous prouver toute ma gratitude.

GEORGES.

Votre lettre, monsieur, témoigne de l'estime que vous voulez bien faire de moi, et je conserverai précieusement cette lettre; mais je vous rapporte ces quelques billets de banque que dans votre préoccupation, et à votre insu, vous y aviez renfermés.

D'ANGERVILLE.

Vous allez courageusement refaire aux États-Unis une fortune que la fatalité vous a enlevée, et vous me permettrez de vous aider à faire vos premiers pas dans la carrière nouvelle que vous embrassez. Si vous refusez d'accepter cette faible somme comme un don de ma reconnaissance, acceptez-la du moins comme un prêt, comme une avance si vous le voulez!

GEORGES.

Monsieur, ma vie suffira peut-être à peine à solder l'arriéré

que j'ai pris l'engagement de payer... je ne dois donc pas contracter de dettes nouvelles. Je vous le répète, monsieur, je garde votre lettre, mais je n'accepte pas cet argent.

D'ANGERVILLE.

Vous êtes fier, monsieur Thévenin!

GEORGES.

Je suis pauvre, monsieur le baron, et la fierté dans la misère, c'est je crois de la dignité.

D'ANGERVILLE.

Fort bien... mais cette dignité, respectable en apparence, cache souvent un but qu'on n'oserait pas avouer.

GEORGES.

Que voulez-vous dire, monsieur?

D'ANGERVILLE.

Vous me comprenez, monsieur Thévenin; et je dois couper court à de folles espérances. Vous partez dans trois jours, m'avez-vous dit; eh bien, vous pourrez, comme ami de notre famille, assister au mariage de ma fille.

GEORGES.

Mademoiselle d'Angerville se marie? .

D'ANGERVILLE.

Dans trois jours.

GEORGES.

C'est impossible.

D'ANGERVILLE.

Impossible?

VALLEDO, sèchement.

Et pourquoi donc, monsieur?

GEORGES, apercevant Valledo.

Andréa Viviani?

D'ANGERVILLE, avec force.

Monsieur le comte de Valledo, mon gendre!

GEORGES.

Ah! j'ai mal entendu monsieur... ce n'est pas au colonel Andréa Viviani, ce n'est pas à cet homme que vous donnez votre fille?

D'ANGERVILLE.

Vous oubliez, monsieur...

GEORGES.

Mais vous ne le connaissez donc pas cet homme? Tenez, monsieur, je vois que vous avez deviné mon secret... J'ai bravement servi mon pays, j'ai versé mon sang pour défendre son indépendance et repousser l'étranger, la main de l'Empereur a placé sur ma jeune poitrine ce signe de l'honneur. J'ai l'amitié de quelques uns, l'estime de tous, eh bien, je n'osais pas me croire digne de mademoiselle Marie, et j'étouffais ta mon amour.

VALLEDO.

Prétendre à mademoiselle d'Angerville, vous, qui n'avez à lui offrir qu'un nom compromis, vous, le fils d'un failli!

PAUL.

Monsieur!

GEORGES.

Ecoutez donc cet homme qui ne respecte même pas la cendre des morts, et qui, en présence du fils, jette l'insulte à la mémoire du père... Oui, Jacques Thévenin a failli, oui, Jacques Thévenin le marchand est mort sur sa caisse vide... comme le soldat meurt sur son drapeau... mais si son crédit s'est épuisé, si sa fortune entière s'est écroulée, c'est que les malheurs publics avaient tari toutes les sources du travail; mon père n'a pas voulu chasser impitoyablement les ouvriers qui tendaient vers lui leurs mains inactives et suppliantes; or, crédit, il a tout sacrifié pour leur donner du pain, et vous osez couvrir d'infamie la mémoire d'un tel homme, vous...

PAUL.

Georges, mon ami...

GEORGES.

Vous, qui avez aidé à la ruine et à l'invasion de la France! vous qui, à la veille d'un combat, avez passé à l'ennemi! vous! enfin qui avez trahi l'Empereur pour le roi, comme il trahirait aujourd'hui le roi pour l'Empereur...

VALLEDO.

C'en est trop, monsieur.

GEORGES.

Misérable! entre Marie et vous il s'élève une barrière insurmontable, votre honte, et le mépris public.

VALLEDO.

Monsieur!

GEORGES, hors de lui.

Et si ce n'est pas assez, colonel Viviani, déserteur de Waterloo, tu trouveras mon épée. (Georges sort entraîné par Paul.)

ACTE V.

PREMIÈRE PARTIE.

Un petit jardin. — A gauche, l'habitation. A droite, un bosquet en charmille dans lequel il y a un banc. Au fond, un mur percé d'une porte ouvrant sur la rue.

SCÈNE I.

MAC-DOWEL, PAUL.

PAUL, sortant de la maison, et apercevant Mac-Dowel qui entre par le fond.

Sir Mac-Dowel!

MAC-DOWEL.

Parbleu! il faut bien que je vienne vous trouver ici, chez notre ami Georges, puisque vous n'êtes pas rentré de la nuit.

PAUL.

Je vous ai envoyé Valentin; il a dû vous dire que ma présence auprès de Georges était indispensable.

MAC-DOWEL.

Voilà justement ce qui m'amène. Si vous vous établissez ici, j'y reste; mais il ne s'agit pas de moi... Allons d'abord au plus pressé. Parlez-moi de votre pauvre ami.

PAUL.

Après son énergique sortie à l'hôtel d'Angerville, soutenu par la surexcitation fébrile, il marcha quelque temps d'un pas ferme, puis tout à coup je le vis porter la main à sa poitrine comme pour indiquer que le sang l'étouffait... Ses jambes fléchirent, et si je n'eusse été là pour le recevoir dans mes bras, c'est sur le pavé de la rue qu'il serait tombé évanoui.

MAC-DOWEL.

Et cette faiblesse est encore une des suites de son accident de la cour des Tuileries... Vous le disiez bien : ce malheureux jeune homme n'en pourra jamais être complètement guéri.

PAUL.

Les symptômes qui se sont manifestés cette nuit m'ont effrayé à un tel point, que je n'ai plus osé me laisser guider par mes seules lumières... J'ai eu recours à celles du docteur Hersant, l'un des maîtres de la science, et quoique le mal ait, en apparence, cédé à mes soins, j'ai mandé ce matin monsieur Hersant auprès de mon ami, mais sans que Georges ni personne ici puisse soupçonner qu'il s'agit d'une consultation.

MAC-DOWEL.

Et que dit votre confrère?

PAUL.

Il venait à peine d'arriver, quand votre présence ici m'a été révélée; il n'a donc pu encore se prononcer... Pourtant, dès les premiers mots, j'ai compris qu'il partageait mon opinion sur la nécessité pressante, absolue, d'un climat plus doux pour notre malade.

MAC-DOWEL.

Paul, vous ne pouvez pas le confier à d'autres soins que les vôtres; mais comme vous ne pouvez pas non plus m'abandonner pour lui, c'est convenu, nous emmènerons monsieur Georges à Naples... et quant au Valledo, s'il veut une réponse à sa lettre, c'est dans la patrie du Vésuve qu'il viendra la chercher.

PAUL.

Le comte de Valledo aurait écrit à Georges?

MAC-DOWEL.

Non, mais à moi; il me prie de porter son cartel à notre ami Georges, et de régler moi-même les conditions du combat.

PAUL.

Ce combat, Georges l'accepterait avec joie; mais dans l'état de faiblesse où il est, nous ne devons pas permettre une rencontre où notre ami trouverait indubitablement la mort; son cœur ne faillirait pas, mais sa main ne peut tenir une épée... Il faut donc qu'il ignore la provocation de Valledo; lui en faire un secret, ce n'est pas mettre obstacle à une lutte loyale, c'est empêcher un assassinat.

MAC-DOWEL.

Vous avez raison.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, dans la maison, et appelant.

Paul! Paul!

PAUL.

On vient, c'est Georges; qu'il ne sache rien de ce cartel... qu'il ignore surtout le mariage de mademoiselle d'Angerville.

GEORGES, paraissant.

Paul, Mariette doit être rentrée?

PAUL.

Pas encore, mon ami.

GEORGES.

Je l'attends avec une impatience...

MAC-DOWEL.

Qui vous empêche même de voir vos amis.

GEORGES.

Pardon, sir Mac-Dowel. (Paul conduit Georges à gauche, et le fait asseoir.

MAC-DOWEL, à part.

Pauvre garçon! (Haut.) Ah çà, nous avons à parler sérieusement... Georges, vous ne pouvez pas rester à Lyon! aujourd'hui même il faut partir.

GEORGES.

Oui, pour la Nouvelle-Orléans.

MAC-DOWEL.

Non pas... pour Naples.

GEORGES.

Pour Naples!

MAC-DOWEL.

Avec nous... Paul vient de me le dire; l'intérêt de votre santé l'exige.

PAUL.

En effet, mon ami.

GEORGES.

Le soin de mon honneur passe avant tous les autres, sir Mac-Dowel. Ma vie appartient aux créanciers de mon père, je ne puis sortir de Lyon sans leur assentiment.

MAC-DOWEL.

C'est parfaitement juste... il faut les payer avant de partir! Eh bien, vous les payerez!

GEORGES.

Les payer? c'est impossible!

MAC-DOWEL.

Impossible! Et pourquoi donc, quand on a les fonds nécessaires? et vous les avez en portefeuille!

GEORGES.

Moi?

MAC-DOWEL.

Dans ma caisse.

GEORGES.

Oh! non, sir Mac-Dowel, non, je ne puis accepter.

MAC-DOWEL.

D'un étranger... d'accord; mais quand c'est un ami, un frère d'armes, Paul enfin, qui vous vient en aide; vous n'avez pas le droit de repousser la main qu'il vous tend sous prétexte qu'elle est pleine.

GEORGES.

Il s'agit de cent mille francs!

MAC-DOWEL.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça, cent mille francs!

GEORGES.

Mais toi, Paul, tu ne possèdes rien...

PAUL.

Ou à peu près.

MAC-DOWEL.

Lui? il a près de six millions... c'est-à-dire il les aura après moi. C'est un emprunt que je lui ait fait sur ma succession. (A Paul.) Voyons, Paul, aidez-moi donc!

PAUL.

Georges, il s'agit de dégager la signature de ton père et de conserver l'honneur à son nom. Georges, tu ne peux refuser.

MAC-DOWEL.

Ah! vous voyez bien!

GEORGES.

Nobles cœurs!

SCENE III.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, entrant par le fond.

Georges, mon frère!

MAC-DOWEL et PAUL.

Qu'est-ce donc?

GEORGES.

Tu as vu Marie? tu lui as parlé?

MARIETTE.

Elle va venir.

TOUS.

Ici!

MARIETTE.

Et je suis accourue pour t'annoncer cette bonne nouvelle.

GEORGES.

Ah! merci, ma sœur, merci... Avec elle, je sens que c'est la vie qui revient aussi pour moi.

MARIETTE.

Mais, j'y pense, elle ne s'attend à trouver ici que nous deux.

GEORGES.

C'est juste... Paul, l'étranger qui est ici en visite pour toi, s'étonnait que tu nous eusses si brusquement quittés.

PAUL.

Je vais le rejoindre. (A Mac-Dowel.) Venez, je veux vous présenter à lui, sir Mac-Dowel (à demi-voix); vous saurez si monsieur Hersant a condamné notre ami.

MARIETTE, qui a remonté.

Voici mam'zelle d'Angerville.

GEORGES, comme frappé de saisissement.

Oh!

PAUL, allant à lui.

Tu souffres, Georges?

GEORGES.

Non, je suis heureux... bien heureux; mais allez, mes amis, allez... Laissez à Marie toute sa sécurité, laissez-moi tout à ma joie!

MAC-DOWEL, à part.

Pauvre abusé! Je voudrais déjà qu'il fût à Naples. (Haut.) Venez, docteur, venez. (Mac-Dowel et Paul entrent dans la maison.)

MARIETTE.

Par ici, mam'zelle; par ici.

GEORGES.

Oh! la revoir! Je vais la revoir!

MARIETTE, à Marie qui paraît.

Entrez; il est seul; il vous attend.

SCENE IV.

GEORGES, MARIE, MARIETTE. (Marie entre avec résolution, puis à l'aspect de Georges elle s'arrête soudain.)

MARIE.

Je me croyais plus forte! Mon Dieu! oserai-je lui dire...

GEORGES.

Approchez sans crainte, Marie... je ne pouvais plus aller à vous. Soyez bénie, vous qui êtes venue à moi.

MARIETTE.

Oui, n'ayez pas peur, mam'zelle, vous êtes chez des amis... Quant aux importuns, ils ne vous surprendront pas ici; je vais fermer la porte.

MARIE.

Vous m'avez écrit, Georges?

GEORGES.

Pour vous demander pardon d'un emportement dont je n'ai pas été maître; pouvais-je commander à mon indignation, quand votre main, qui m'était si cruellement refusée, on la voulait donner à un misérable que la conscience publique a flétri? Je vous le jure, Marie, en accablant des noms de lâche et de traître celui qui osait aspirer à vous, ce n'est pas mon amour méprisé, c'est votre honneur que je vengeais.

MARIE.

Il ne m'appartient plus, Georges, d'être heureuse et fière du soin que vous prenez de cet honneur..... Désormais, je dois renoncer à votre généreux appui, car vous n'avez plus le droit de me défendre.

MARIETTE.

Mon Dieu! que dit-elle?

GEORGES.

Voilà d'étranges paroles!... Et s'il était vrai... Mais non, non, je m'abuse... Tenez, Marie, je dois vous en prévenir... Depuis hier ma pauvre tête est affaiblie... J'ai, par moment, comme des hallucinations, des vertiges... si bien que j'entends des choses qu'on ne me dit pas sans doute... que vous ne pouvez pas me dire... vous qui autrefois m'avez donné cet anneau en me disant :

Digitized by Google

C'est le gage d'une promesse sacrée; vous qui me répétiez hier encore : Georges, je vous appartiens! Georges, je ne puis être qu'à vous!...

MARIE.

C'est vrai, j'ai dit cela, et en parlant ainsi, j'étais sincère alors; mais depuis...

GEORGES.

Depuis?

MARIE.

Je me suis parjurée!

GEORGES et MARIETTE.

Oh!

MARIE, haut.

Cet aveu vous indigne... (A part.) Ah! s'il vous faut de la force pour l'entendre, il me faut à moi bien du courage pour le faire. (Haut.) Je comprends vos souffrances, et je n'ai pas même le droit de vous dire que je les partage. Je pouvais vous écrire cela, Georges; mais vous n'auriez pas cru à ma lettre.

GEORGES.

Non, pas plus que je ne crois à vos paroles... je ne m'explique pas le jeu cruel que vous vous faites de mes tortures... mais par bonheur, ce ne peut être qu'un jeu... Oui, ce n'est qu'un jeu, n'est-ce pas?

MARIE.

Était-ce un jeu de votre part quand vous êtes venu me dire hier : je ne veux pas vous associer à ma misère... Anneau, serment, je vous rends tout, Marie?

GEORGES.

J'avais fait alors le sacrifice de mon bonheur, mais votre noble refus m'a rendu toutes mes espérances.

MARIE.

Mon refus vous a créé des droits que je ne méconnais pas, Georges, vous êtes maître de mon sort, mais vous êtes généreux; c'est confiante en votre générosité que je viens vous dire : Oublions le passé, je ne peux plus vous appartenir... Georges, je vous en supplie, relevez-moi de mon serment, rendez-moi mon anneau.

MARIETTE.

Elle ose le lui redemander!

GEORGES.

Voyons, Marie, voyons... dites-moi toute la vérité, je veux la savoir; car il n'est pas possible que vous pensiez ce que vous me dites, vous ne pouvez pas froidement m'ôter mes illusions, m'enlever ma dernière espérance, me briser le cœur. Une séparation, mais vous savez bien qu'elle n'est pas possible aujourd'hui. A quelle violence obéissez-vous, pauvre enfant? quels sont vos ennemis?... nommez-les-moi. Il faut que je les connaisse pour vous en délivrer.

MARIE.

Non, Georges, non, ne faites pas un nouvel éclat, imprudent, inutile, car il pourrait vous perdre, et ne changerait rien à ce que j'ai résolu... C'est horrible à vous dire, mais croyez-le cependant, ce n'est pas à une persécution exercée contre moi, que je cède; mon père ne m'a fait aucune menace pour me contraindre au mariage qu'il désire... Ma mère, elle-même, est pour vous; c'est moi, moi seule, que vous devez accuser de parjure, car c'est moi qui, la première et volontairement, ai prié le baron d'Angerville de présenter à tous comme son gendre futur le comte de Valledo.

GEORGES.

Lui?... c'est impossible!... vous le méprisiez hier, vous ne pouvez pas l'aimer aujourd'hui?

MARIE.

Je ne prétends ni expliquer mes sentiments, ni justifier ma conduite; ainsi ne m'interrogez pas, Georges, et surtout, ne me demandez pas compte de ce mariage, mais faites-moi libre aujourd'hui, pour qu'il s'accomplisse demain.

GEORGES.

Demain!... vous vous donnerez à lui, volontairement?

MARIE.

Oui, volontairement.

MARIETTE.

Mais si c'était vrai, ce que vous dites là, mademoiselle, il faudrait aussi vous haïr et vous mépriser, vous que je m'étais si bien accoutumée à aimer et à bénir.

GEORGES.

Si c'était vrai, Marie!... mon pardon même ne vous sauverait pas de la malédiction de Dieu!

MARIE.

Tout est vrai... méprisez-moi, Mariette... maudissez-moi, Georges; mais, encore une fois, je vous le demande à genoux : rendez-moi mes serments, rendez-moi mon anneau!

GEORGES.

Votre serment, reprenez-le Marie, soyez à celui qui est bien digne de vous, car c'est justice que toutes les trahisons s'allient.

MARIE.

Georges!

GEORGES.

Quant à votre anneau, je le garde comme un témoignage de votre perfidie, comme la preuve irrécusable de vos mensonges; oui, je le garde cet anneau pour avoir le droit de vous maudire toujours, pour vous ôter l'espoir d'être jamais pardonnée.

MARIE.

Georges! Georges!

GEORGES.

Plus rien, Marie, non, plus rien. (Il porte la main à sa poitrine, étouffe un cri de douleur.) Oh! (Il entre rapidement dans la maison.)

SCENE V.

MARIE, MARIETTE.

MARIE.

Quel sanglot!

MARIETTE.

Ce n'est pas un sanglot qu'il vous cache, mademoiselle, c'est un flot de sang.

MARIE.

Que dites-vous, Mariette?

MARIETTE.

Oh! vous ne savez pas tout le mal que vous lui avez fait... et moi, qui suis accourue ici avec tant de joie pour lui annoncer votre arrivée... Je la regardais comme un si grand bonheur! Je me disais : Si quelqu'un peut nous le conserver, c'est elle, c'est Marie... Oh! si j'avais pu supposer ce que vous vouliez lui dire, aussi vrai que Dieu m'entend, mademoiselle, vous ne seriez pas entrée ici... non, vous n'y seriez pas entrée!...

MARIE.

Votre douleur m'épouvante, Mariette, et la sienne m'a brisée... Pourtant, mon Dieu! j'ai fait ce que je devais faire... je ne pouvais pas... je ne veux pas le tromper.

MARIETTE.

Vous ne le trompez pas quand vous lui dites que vous en épousez volontairement un autre? Il a pu vous croire parce que l'effet de la surprise, l'émotion de la douleur ça bouleverse tant qu'on se laisse facilement abuser... Mais moi, on ne me trompe pas... Vous aviez beau vouloir paraître ferme et assurée, je vous ai vu tressaillir et trembler... Il se dit avec désespoir : Elle m'a quitté sans me donner une larme de regret... Vous... n'avoir pas de larmes pour lui... c'est que vous les reteniez alors. Oh! j'ai bien deviné... tenez, la preuve, c'est que vous pleurez maintenant.

MARIE.

Eh bien! oui, devant vous, je ne m'en cache pas... je le voudrais que je ne le pourrais plus... j'ai tant souffert pour qu'il ne voie pas mes larmes... Mais de grâce, par pitié, Mariette, ne dites pas à Georges que vous m'avez vue pleurer... ne lui dites pas que je l'aime plus que je ne l'ai jamais aimé peut-être... il croirait qu'on me sacrifie... il espérerait encore, et il ne faut pas qu'il espère... mon sort est fixé, il doit s'accomplir.

MARIETTE.

Vous voulez que je me taise, mam'zelle?... Est-ce que c'est possible!... Songez donc, il n'y a peut-être que la certitude d'être aimé de vous qui puisse le sauver.

MARIE.

Le sauver? voilà deux fois, Mariette, que vous prononcez ce mot-là... deux fois qu'il me glace de terreur... Quel malheur redoutez-vous donc? est-ce que la vie de Georges est en péril?

MARIETTE.

Est-ce que vous-même vous n'avez pas vu les progrès de sa pâleur et de sa faiblesse, depuis hier?

MARIE.

Les larmes que je n'osais répandre faisaient un voile sur mes yeux... je n'ai rien vu.

MARIETTE.

Monsieur Paul, qui a veillé Georges toute la nuit, a bien essayé de me rassurer, mais il n'a pas mieux réussi à me cacher son inquiétude que vous, votre amour et votre douleur... Et ce matin, cet ami qui est venu, soi-disant pour le voir, je le connais bien; c'est le docteur Hersant, qu'il avait appelé en consultation.

Digitized by Google

MARIE.

Le docteur Hersant... moi aussi je le connais... je l'ai vu un soir au chevet de ma première amie d'enfance... Nous nous disions : elle vivra... lui, il a dit : plus d'espoir... et le lendemain nous accompagnions au cercueil... Oh! c'est un terrible juge, entre la vie et la mort. (Reprenant avec vivacité.) Et vous dites qu'il est venu ici?... Ici, pour Georges?... et vous ne savez pas quel arrêt il a prononcé?

MARIETTE.

Non!... je n'ose m'informer.

MARIE.

Oh! je l'oserai, moi.

MARIETTE.

J'entends monsieur Paul qui vient avec Georges... écoutons, mam'zelle, écoutons. (Au moment où Paul et Georges sortent de la maison, Mariette entraîne Marie sous le bosquet.)

SCENE VI.

GEORGES, PAUL, MARIE, MARIETTE, dans le bosquet.

PAUL.

Georges, mon amitié mérite bien toute ta confiance... Encore une fois, je te le demande : où vas-tu?

GEORGES.

Ne l'as-tu pas deviné?

PAUL.

A l'hôtel d'Angerville.

GEORGES.

Chez Marie... je veux la revoir.

PAUL.

Encore!... mais toi-même, tu me l'as dit... maintenant, tu la méprises... tu ne veux plus de son amour... tu lui as rendu sa liberté.

GEORGES.

Eh! d'elle à moi, qu'importent les promesses et les restitutions! Hier, elle m'avait rendu son anneau et elle est venue me le redemander aujourd'hui... Sa volonté a le droit d'être aussi mobile que la sienne... à mon tour donc de changer de résolution... la liberté que je lui ai rendue, je la lui reprends; je vais lui dire : Non, Marie, vous n'êtes pas libre, car vous ne pouvez l'être que par moi et je ne vous cède à personne.

PAUL.

Georges, je t'en conjure, sois plus calme!... tu ne sais pas combien tes emportements peuvent nuire à ta santé.

GEORGES.

Ce matin, j'étais bien affaibli, je le sais : mais je suis fort maintenant, le cordial que tout à l'heure ton ami m'a fait prendre, a réchauffé mon sang et ranimé mon cœur.

MARIE.

Quel espoir!

GEORGES.

Cette force qui m'est rendue, j'en veux profiter pour reconquérir mon bien.

PAUL.

Mais enfin, quel est ton espoir? le baron d'Angerville ne te donnera pas Marie.

GEORGES, avec exaltation.

Je la lui volerai, alors!

MARIE.

Oh!

MARIETTE.

Taisez-vous!

PAUL.

Georges! quel égarement est le tien! Si tu savais?...

GEORGES.

Je sais, car mon cœur me le dit, qu'elle céda à la menace, à la persécution. Oui, à présent que j'ai bien réfléchi à ses paroles... elles sont si odieuses, qu'elles ne peuvent pas être vraies.

MARIE.

Comme il m'a bien jugée!

GEORGES.

On la marie demain, dit-elle... je l'enlève cette nuit et nous fuyons ensemble.

PAUL.

Elle n'y voudra pas consentir.

GEORGES.

Si elle refuse, j'appelle sur moi la colère d'un rival, la vengeance d'un père...

PAUL.

Georges, ce que tu as dit là, tu ne le feras pas.

GEORGES.

Pour en douter, tu me connais bien peu.

PAUL.

C'est parce que je te connais, au contraire, que je puis te dire encore, avec assurance : Non, tu ne le feras pas!

GEORGES.

Et qui pourrait m'en empêcher?

PAUL.

Toi-même!

GEORGES.

Puisque je ne crains pas de me perdre!

PAUL.

Malheureux!... Tu ne perdrais que Marie; toi, tu es déjà perdu.

GEORGES.

Moi?

MARIE et MARIETTE.

Oh!

PAUL.

Pardonne-moi, Georges... ce secret que je voulais taire... c'est ton projet d'enlèvement et de fuite qui me l'a fatalement arraché. Sachant le malheur qui te menace, je ne pouvais pas laisser condamner Marie à revenir bientôt, seule, abandonnée et pauvre veuve en deuil, s'humilier sous le pardon de son père.

GEORGES.

Paul, ce que tu fais là est bien... Ces paroles qui ont dû tant te coûter, il était généreux à toi de me les dire; j'aurais pu douter jusqu'à ce jour de ton amitié que j'y croirais maintenant. (Il tend la main à Paul.)

PAUL.

Ta main ne tremble pas.

GEORGES.

Mon cœur est ferme aussi, tu peux donc tout me dire. Est-ce toi qui as si bien jugé que ma vie allait s'éteindre?

PAUL.

Non, mais un illustre docteur qui, tout à l'heure, était près de toi... c'est lui qui en a fixé le terme.

MARIETTE.

Oh! oh! mademoiselle!...

MARIE.

Écoutons, ma sœur, écoutons!

GEORGES.

Et ce terme, il est prochain, dis?

PAUL.

Hélas! à moins d'un miracle, Georges... demain peut-être.

MARIE et MARIETTE.

Demain!

GEORGES.

Et ce principe de mort, il est en moi, n'est-ce pas, depuis que j'ai sauvé Marie et sa mère?

PAUL.

Oui, voilà ce qui te tue, mon pauvre Georges!

GEORGES.

Mais ne pleure donc pas... je vais revoir mon père, et c'est pour elle que je meurs...

MARIE, en larmes, venant tomber aux pieds de Georges.

Georges, pardonnez-moi le mal que je vous ai fait.

GEORGES.

Marie, vous étiez encore ici?

MARIE.

Georges, quand je vous ai dit ces cruelles paroles, je ne savais pas, moi, que vous alliez mourir.

GEORGES.

Et que vous importe à présent ou ma vie ou ma mort?

MARIE.

Que m'importe!... mais ma vie est la tienne, Georges, ta mort ma condamnation... Georges, tu dois me pardonner; Georges, tu dois vivre... Georges je t'aime toujours!...

Digitized by Google

GEORGES.

Que dites-vous!... O Marie! si d'autres que nous vous entendaient!

MARIE.

Avec un amour tel que le nôtre, devant un malheur tel que le tien, que me fait à moi l'opinion des autres, le jugement du monde entier! Qu'il me calomnie, qu'il me flétrisse, ce monde; son mépris n'atteindra pas jusqu'à mon cœur, et sa voix n'est pas assez puissante pour dominer celle qui me crie : Tu ne peux pas laisser le doute et le désespoir à celui qui meurt pour t'avoir trop aimée.

GEORGES.

Non, jamais trop, Marie, mais assez pour ne pas vous croire quand vous même vous vous êtes accusée.

MARIE.

Lorsque je m'accusais, j'ignorais que vos jours fussent menacés; alors j'ai pu comprimer mon cœur et dévorer mes larmes; je me disais, il a comme moi la force de souffrir, qu'il me maudisse aujourd'hui, j'ai l'avenir pour me justifier; mais vous allez mourir, Georges, mourir pour moi, et vous me croiriez parjure, c'est impossible!... Oui, pauvre condamné à qui je devais le bonheur pour prix de tant d'amour; oui, tes souffrances ne sont pas au-dessus de mes tortures, car je t'aime, entends-tu bien!... Je t'aime!... je t'aime!...

GEORGES.

Mon Dieu, qui avez voulu me donner une telle joie, donnez-moi la force! donnez-moi la vie!

MARIETTE.

Ah! c'est bien, mademoiselle, ce que vous avez dit là!... c'est très-bien.

PAUL.

Le malheureux, il succombe à son émotion.

MARIETTE.

Georges, mon frère!

MARIE.

Sauvez-le, monsieur, sauvez-le.

GEORGES.

Rassurez-vous, mes amis, ce n'est rien... Un moment ma vue s'est troublée et le sang s'est arrêté à mon cœur, mais il a repris son cours; je n'ai fléchi que sous le poids du bonheur, le bonheur ne tue pas, Marie.

MARIE.

Ainsi, mon ami, vous pouvez encore m'entendre?

GEORGES.

T'entendre et te voir... ah! oui, toujours, toujours!

MARIE.

Je vous dois l'aveu d'un secret, Georges. Ce secret n'est pas le mien... je ne puis le dire qu'à vous seul, et nous devons tous les deux l'emporter dans la tombe.

MARIETTE, au fond.

Valledo!

PAUL, à Georges.

Georges, quelqu'un vient.

MARIE, effrayée.

Si l'on me trouve ici, je suis perdue, Georges, qu'on ne me voie pas.

GEORGES.

De ce côté, vous pouvez sortir... je vous accompagne, et vous me direz...

MARIE, sur le seuil de la porte.

Non; demain, Georges, je te reverrai... je te le jure, je te reverrai. (Georges, Mac-Dowel et Marie entrent dans la maison, Mariette sort à droite, après avoir ouvert la grille.)

SCENE VII.

PAUL, puis VALLEDO, DEUX TÉMOINS.

VALLEDO.

Ah! je ne crains pas de m'être trompé! Votre présence, docteur, me prouve que je suis bien renseigné... Nous sommes ici chez monsieur Georges Thévenin?

PAUL.

C'est vrai, monsieur le comte; mais il n'y est pas.

VALLEDO.

Je suis mieux informé que vous, car je sais positivement que monsieur Georges Thévenin est chez lui... Au surplus, nous allons nous en assurer sur-le-champ, car ce qui m'amène ne peut souffrir ni lenteur ni délai.

PAUL.

Pardon, monsieur le comte; mais qu'il y soit ou non, vous n'entrerez pas.

VALLEDO.

Ah! il se cache donc!

PAUL.

Pour vous éviter!... Oh! non; mais Georges est souffrant, et moi, son ami, son médecin, j'ai ordonné qu'on ne lui laissât voir personne.

VALLEDO.

C'est possible, monsieur; mais comme il faut que je le voie, je serai moi-même mon introducteur.

PAUL.

Un mot, s'il vous plaît. Je crois savoir ce qui vous amène... Vous souhaitez sans doute une réponse à la lettre que vous avez écrite à sir Mac-Dowel?

VALLEDO.

Précisément.

PAUL.

Alors, monsieur le comte, ce n'est pas à Georges qu'il faut vous adresser, il ignore que vous ayez écrit; je n'ai pas voulu qu'il connût votre lettre.

VALLEDO.

Ainsi le baronet n'a encore rien réglé?... Tant mieux! je n'aurai pas à changer les dispositions... et comme monsieur Georges a bien dû prévoir qu'une rencontre entre nous était inévitable, peu lui importe sans doute qu'elle ait lieu plutôt aujourd'hui que demain... plutôt à l'instant que dans une heure.

PAUL.

Et si je vous disais qu'il ne peut plus y avoir de courage à provoquer mon malheureux ami... brisé par les émotions... épuisé par les souffrances; il n'a peut-être plus que quelques heures à vivre.

VALLEDO.

Monsieur, il reste toujours assez de force pour recevoir le châtiment d'une insulte... Il est épuisé, dites-vous... n'eût-il plus qu'une goutte de sang dans les veines, ce sang, il me le faut!... (Mouvement des Témoins pour entrer dans la maison.)

PAUL.

Un moment, monsieur le comte. Je vous ai dit que son bras était faible, mais je vous dis aussi que le mien est fort. Si Georges se meurt, moi, je suis bien vivant, et à défaut de mon ami, vous voudrez bien m'accepter pour adversaire?

VALLEDO.

Vous?... Et pourquoi? vous ne m'avez fait aucune injure.

PAUL.

S'il ne tient qu'à cela, regardez-vous comme insulté par moi, car le mépris qu'il a pour vous, je le partage. Il vous a dit que vous étiez un traître; je vous dis, moi, que vous êtes un lâche!

VALLEDO.

Monsieur!

GEORGES, paraissant, suivi de Mac-Dowel.

Valledo!

PAUL, aux Officiers.

Reconnaissez donc qu'il m'appartient comme adversaire; je l'ai, j'espère, assez outragé!

GEORGES, se plaçant tout à coup entre eux.

Arrière! Moi, je le soufflète. (Il lève la main sur Valledo.)

VALLEDO.

C'est un duel à mort!

MAC-DOWEL.

Je l'espère bien... Pour vous, je me charge des armes

VALLEDO, à Georges.

Je vous attends ici près, à la côte de Fourvière.

GEORGES.

J'y serai avant vous.

VALLEDO.

Si vous tardez, je reviens.

GEORGES.

Vous ne reviendrez pas. (Georges, Paul et Mac-Dowel rentrent dans la maison, Valledo et les Témoins sortent par la grille du fond.)

DEUXIÈME PARTIE.

Un salon chez d'Angerville.

SCENE I.

GEORGES, entrant une lettre à la main.

Personne. Cette lettre avait tout prévu. (Lisant.) « Georges, aux
» premiers tintements des cloches de l'église, venez à l'hôtel d'Au-
» gerville, la petite porte du jardin sera ouverte; gagnez l'escalier
» dérobé qui conduit aux appartements, entrez dans le salon voisin

Digitized by Google

» de ma chambre. J'ai promis que je vous reverrais aujourd'hui, » je tiendrai ma promesse, Marie. » (Parlant.) Chez elle! je suis chez elle, et je l'ai faite libre! Comme l'esprit est facile à s'alarmer! J'ai frappé celui qui me disputait Marie, je l'ai vu tomber... eh bien! lorsqu'en arrivant ici, le son des cloches, annonçant un mariage, a retenti à mon oreille, mon sang s'est glacé et je me suis senti prêt à défaillir, comme si ce bruit pouvait annoncer encore l'odieuse union dont j'ai délivré Marie. Ah! puisse ce mariage être aussi heureux que celui qui m'attend dans l'avenir; mon cœur est délivré du poid de la jalousie et de la haine; pour le monde entier, je forme des vœux de bonheur. (Bruit de cloches.) Ah! on va sortir de l'église! c'est qu'il est prononcé ce mariage qui m'avait causé une puérile frayeur... Pour nous aussi bientôt la porte du temple s'ouvrira... les cloches sonneront à grande volée! Marie et moi nous nous agenouillerons au pied de l'autel étincelant de lumières... et la foule, en nous voyant ainsi, dira : qu'il sont heureux! mais aussi comme ils ont bien mérité de l'être... C'est beau, un mariage! (Il s'avance vers la fenêtre.) Voyons donc celui-là. (Il écarte le rideau.) Je m'y suis pris trop tard pour voir la mariée; on ferme la portière de la voiture... elle part... on fait avancer un autre équipage... celui de l'heureux époux... oui, c'est bien lui... on l'entoure, on le félicite... comme il est pâle. (Passant la main sur ses yeux.) Eh bien! étrange illusion! voilà une épouvantable ressemblance... si je ne l'avais pas tué, je dirais c'est lui!... c'est Valledo... et si ce n'est pas lui, c'est donc son ombre qui m'apparaît! Il faut que je sache! (Il va pour ouvrir la fenêtre.) L'équipage est parti!... oh! c'est folie de croire à ce que j'ai vu, mais j'y crois... Une arrestation me menace, dit-on. Quand je ne devrais sortir d'ici que prisonnier ou frappé de mort, je ne garderai pas plus longtemps un pareil doute... et pour savoir la vérité, j'accepte le cachot, j'accepte la tombe! (Il va pour sortir, la porte du fond s'ouvre, Marie en habits de mariée paraît au fond.)

SCENE II.

GEORGES, MARIE.

MARIE.

Georges, vous m'attendiez, me voici. (Elle pousse le verrou de la porte.)

GEORGES, qui est resté muet et frappé de surprise à l'aspect de Marie, parvient avec effort à prononcer son nom.

Marie! Marie!

MARIE.

Celle qui tient la promesse de Marie d'Angerville se nomme maintenant la comtesse de Valledo.

GEORGES, balbutiant.

La comtesse de Valledo... Ah! j'avais donc bien vu tout à l'heure... c'était lui! et je me croyais le jouet d'une illusion... et je me flattais d'avoir fait justice! L'illusion, c'était sa mort; la réalité, votre mariage! (Il tombe dans un fauteuil.)

MARIE.

J'étais déjà parée pour cet horrible sacrifice, que j'espérais encore qu'il ne s'accomplirait pas. Le comte de Valledo avait laissé à l'hôtel une lettre qui ne devait être remise au baron d'Angerville que si son gendre futur n'avait pas reparu à l'heure fixée pour la cérémonie. L'heure avait sonné, et mon père venant à moi avec cette lettre ouverte, me dit : Je crains que la mort ne m'ait dégagé envers monsieur le comte de Valledo, il a dû se battre ce matin avec monsieur Georges. Dieu m'a punie du mouvement de joie qu'a ressenti mon cœur, car à peine mon père avait-il fini de parler que la porte s'ouvrit. Le comte de Valledo, horriblement pâle, s'avança vers moi; il me pria d'excuser un retard dont il n'avait pas été maître, et invita le baron d'Angerville à donner le signal du départ. Georges, vous dire ce que j'ai souffert à l'aspect de cet homme, c'est impossible... Se montrer vivant à moi... c'était me dire que vous étiez mort. Dans mon affreuse anxiété, je n'osais interroger que ses yeux, et ses yeux presque immobiles et toujours muets ne m'ont rien révélé. Il m'a fallu pendant deux heures subir le supplice de l'incertitude; et quand tout a été fini, lorsque je leur ai échappé pour venir ici accomplir une sainte promesse, je ne savais pas même encore si j'allais vous revoir.

GEORGES.

Me revoir!.... me revoir pour m'apprendre que vous avez menti deux fois à vos serments, et que vous êtes la comtesse de Valledo... mais vous me tuez, madame; oh! c'est odieux ce que vous dites là.

MARIE, à Georges.

Georges! toi qu'après Dieu j'accepte seul pour juge, souviens-toi que, dans l'espoir de satisfaire les créanciers de monsieur Jacques Thevenin, tu voulais te condamner à l'exil.

GEORGES.

C'est vrai. Eh bien?

MARIE.

Eh bien! c'est toi-même qui me justifie; ton dévouement m'a inspiré le mien... Pour conserver sans tache le nom de ton père, tu donnais dix ans de ta vie; je sacrifie le bonheur de la mienne pour racheter l'honneur de ma mère.

GEORGES.

L'honneur de ta mère!

MARIE.

Valledo avait en son pouvoir des lettres qui condamnaient ma mère! Georges, ma main était le prix de ces lettres... Pour les anéantir à jamais, j'ai promis ma main... j'ai donné ma vie...

GEORGES, tombant à genoux.

Marie, ma noble Marie, tu pouvais te laisser accuser; toi, l'ange de la pureté, le martyr filial? Toi, qui sauves ta mère! »

MARIE.

Tu vois bien, Georges, que ce sacrifice était indispensable. Si j'avais pu méconnaître mon devoir, je ne serais pas digne de ton amour.

GEORGES, voyant Marie qui s'éloigne.

Ainsi tu viens me dire un dernier adieu!

MARIE.

Tu ne m'as pas compris.. Je viens pour ne plus te quitter... je viens pour mourir avec toi!

GEORGES.

Toi, mourir! Non, la vie, la beauté, la jeunesse, ne peuvent s'unir dans la mort avec celui qui n'a plus d'avenir... Laisse-moi partir, Marie; je ne veux pas que tu meures; je ne veux pas que tu me voies mourir. Laisse-moi, laisse-moi.

MARIE.

Je ne te demandes pas si tu veux ou non que je vive... Ta volonté, tes ordres ne changeraient rien à ma destinée. J'ai calculé le temps et compte les souffrances... Maintenant, j'en suis sûre, toute la science humaine serait impuissante à me sauver. Touche ma main; le poison qui me tue l'a déjà glacée!...

GEORGES, épouvanté.

Ah!

MARIE.

Mais tu ne vois donc pas que ce qui a fait ma force et soutenu mon courage, c'est que je me suis dit : Pour racheter l'honneur de ma mère, je porterai le nom de Valledo sur la terre une heure; et puis après, à toi, Georges! A toi pour l'éternité. (Poussant un cri.) Ah! (Elle arrache son voile.)

GEORGES, la soutenant.

Marie! je t'en supplie, regarde-moi..... Dis-moi qu'on peut te sauver encore!

MARIE, doucement.

Non.. Adieu, adieu! Georges!

GEORGES, courbant la tête vers elle.

Mon Dieu! retenez la vie qui lui échappe. Marie! Marie!...

MARIE, le repoussant d'une main défaillante.

Non, que tes lèvres n'effleurent pas même mon front... Laissons à notre amour toute sa pureté... Tu me donneras ton premier baiser dans le ciel... Adieu!

GEORGES, qui la soutient, la contemplant avec effroi et douleur.

Marie! Marie! (Poussant un cri.) Ah! plus de voix, plus de regard, plus rien!... Ah! c'est impossible, mon Dieu! Et ne pouvoir la secourir. (Il la dépose sur un fauteuil.) Mais il y a du monde ici. Qu'on me chasse, qu'on me tue; mais qu'on la sauve. (Allant ouvrir.) Du secours!... Par pitié, du secours! Marie se meurt!...

SCENE III.

LES MÊMES, D'ANGERVILLE, CLEMENTINE; puis PAUL.

D'ANGERVILLE.

Marie!

CLÉMENTINE.

Ma fille! (Elle court à Marie.)

PAUL, dehors.

Vous dites que Georges est dans cet hôtel?

GEORGES, courant à Paul et avec le délire de la fièvre..

Ah! Paul, mon ami, si ta science n'est pas un mensonge, tu la feras vivre. Qu'elle soit à Valledo... mais qu'elle vive, mon Dieu! qu'elle vive!

PAUL, après avoir examiné Marie.

Morte!

GEORGES.

Morte! Marie!... Ah! avant moi, avant moi! (Il jette un dernier cri de désespoir et tombe mort aux pieds de Marie.)

FIN.

76439

Paris.—Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

1296